

MANGE TA PROPRE FIÈVRE

Ghost



Mange ta Propre Fièvre

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Mercure Immobile	4
Chapitre 2 : Le Mensonge des Cires	8
Chapitre 3 : Le Goût du Limon	14
Chapitre 4 : La Sueur de Velours	20
Chapitre 5 : L'Incision du Silence	25
Chapitre 6 : Les Thermomètres Éclatés	30
Chapitre 7 : La Citerne qui Chuchote	36
Chapitre 8 : L'Exsudation des Coupables	42
Chapitre 9 : Le Pacte de la Mélasse	48
Chapitre 10 : Le Ciel de Sucre Roux	53
Chapitre 11 : L'Appel de la Boue	57
Chapitre 12 : La Liquéfaction de Lazare	61
Chapitre 13 : Le Calice de 1954	65
Chapitre 14 : L'Orage de Sel	71
Chapitre 15 : L'Écorce et l'Oubli	76

Chapitre 1

Le Mercure Immobile

Le soleil n'est plus un astre, c'est une erreur de calcul, un bug dans la matrice thermique qui pilonne la plantation Desrosiers jusqu'à ce que le paysage ne soit plus qu'une bouillie de pixels verts et d'asphalte liquide. Ici, l'air ne se respire pas, il se mâche. C'est un mélange de mélasse fermentée, de terreau rance et de la sueur froide des morts qui refusent de rester sous terre. Les moustiques eux-mêmes ont renoncé, cloués au revers des feuilles de bananiers par une pesanteur qui transforme chaque geste en une épopée de plomb. Au centre de ce désastre immobile, la demeure coloniale s'affaisse, une vieille carcasse de bois blanc dévorée par les termites et les secrets, une boîte crânienne dont les fenêtres sont des orbites vides.

Dans la chambre est, celle qui sent le vieux papier peint mouillé et l'iode, Lazare Desrosiers est en train de gagner son bras de fer avec le néant.

Il ne ressemble plus à un homme. Il est une accumulation de sédiments, une sculpture faite de bois flotté et de tendons séchés à la lumière noire. Sa peau s'écaille, lambeaux de parchemin grisâtre que le vent coulis détache pour les déposer sur le carrelage en damier. Ses yeux, deux billes de mercure qui semblent flotter dans un liquide séminal jauni, fixent le plafond où l'humidité dessine la carte d'un monde disparu. Il refuse de crever. Mourir serait une concession, une politesse, et Lazare n'a jamais été poli avec le destin. Il attend. Il attend que la terre, cette garce, régurgite ce qu'il a enfoui dans la vase en 1954. On entend, dans le sifflement de sa trachée, le bruit d'une pompe à huile qui s'amorce dans le vide.

C'est alors que le verre entre en scène. Un cliquetis cristallin, précis, chirurgical.

Solange entre. Elle ne marche pas, elle déplace sa propre masse de sel et de soie fanée à travers l'air épais. Cinquante ans de rancœur distillée dans un corps qui semble avoir été ébouillanté, puis laissé à refroidir dans une cave humide. Ses mains sont d'un rouge écarlate, une irritation chronique, la marque de celle qui frotte les surfaces jusqu'à ce que la réalité disparaisse. Elle porte un plateau d'argent terni où s'alignent douze thermomètres cliniques, chacun captif d'un étui de velours.

C'est le rituel. Le grand mensonge de la vitalité.

Elle s'approche du lit de fer. Le grincement du métal est une ponctuation nécessaire dans ce silence qui hurle. Elle ne regarde pas Lazare dans les yeux ; personne ne regarde le mercure en face sans risquer l'empoisonnement. Elle saisit le premier instrument. Ses doigts, rugueux comme du papier de verre, effleurent la mâchoire du patriarche.

— Il fait chaud, père, murmure-t-elle. Trop chaud pour s'en aller.

Elle glisse le premier thermomètre sous la langue de bois sec. Puis un autre sous l'aisselle gauche. Un troisième dans le pli du coude. Elle larde ce corps immobile de capteurs de verre, espérant sans doute capturer une étincelle, une hausse, un frémissement qui prouverait que la machine Desrosiers n'est pas encore totalement grippée. Elle traite Lazare comme une chaudière industrielle sur le point d'exploser.

Pendant que le mercure monte péniblement dans les tubes gradués, Solange s'installe dans le fauteuil de velours décatis. Elle attend. Elle observe les taches d'humidité au plafond. Elle sait que sous la maison, dans la citerne scellée, l'eau de 1954 n'est pas restée tranquille. Elle sait que la mémoire est un liquide non-newtonien : plus on essaie de la frapper, plus elle durcit. Mais si on la laisse reposer, elle vous engloutit.

Lazare émet un son. Un craquement.

— La vase... murmure-t-il, la voix comme un froissement de feuilles mortes.

Solange se lève brusquement. Elle retire les thermomètres avec une hâte fébrile. Elle les aligne sous la lampe à pétrole qui brûle en plein jour, inutile et obstinée. Elle regarde les chiffres. Trente-sept degrés. Trente-sept partout. Une normalité insultante. Une stabilité de cadavre qui simule la vie. Le mercure reste immobile, bloqué dans son tube étroit, incapable de traduire la fièvre qui consume cette lignée de l'intérieur.

— Tout va bien, père, ment-elle en essuyant le front de Lazare avec un linge imbibé d'alcool camphré. La température est parfaite. Vous êtes solide comme un chêne.

Mais le linge ressort noir. Non pas de poussière, mais d'une sorte de limon sombre, une boue invisible qui suinte des pores du vieil homme. Lazare esquisse un sourire qui ressemble à une fracture ouverte. Il sait qu'elle ment. Il sait que les thermomètres ne servent à rien parce qu'on ne mesure pas la chaleur d'un incendie souterrain avec des instruments de pharmacie.

À l'extérieur, le domaine Desrosiers semble s'enfoncer de quelques millimètres supplémentaires dans la terre grasse. Les cannes à sucre se courbent, non pas sous le vent — car il n'y a pas de vent — mais sous le poids de l'attente. L'orage de 1954 rôde encore dans les replis de l'atmosphère, un spectre barométrique qui refuse d'éclater tant que la dette n'aura pas été bue jusqu'à la lie.

Solange range ses instruments. Elle sort de la chambre, le plateau tremblant légèrement entre ses mains rouges. Dans le couloir, l'obscurité est une présence physique, une bête aux aguets. Elle s'arrête devant la porte de la cave, là où l'odeur est la plus forte. Une odeur de vieux crimes et d'eau croupie. Elle pose l'oreille contre le bois vermoulu.

On dirait que la maison respire. Un souffle lent, liquide, profond.
Gloup. Gloup.

Le niveau monte. Le mercure dans les thermomètres est peut-être immobile, mais dans la citerne, la mémoire déborde. Lazare Desrosiers ne mourra pas aujourd'hui. Il ne peut pas. Il est le bouchon qui retient le déluge, et Solange est la sentinelle qui vérifie chaque heure si le bouchon tient encore le coup.

Elle retourne à la cuisine, ses pas étouffés par la poussière épaisse. Elle commence à laver ses mains dans une bassine, les frottant avec une brosse à poils durs jusqu'à ce que le sang se mêle à l'eau savonneuse. Elle doit être propre. Ils doivent tous être propres quand la citerne finira par vomir ses vérités de boue.

En haut, dans le silence saturé de mouches, Lazare ouvre grand les yeux. Ses pupilles de mercure se dilatent, englobant toute la pièce, toute la plantation, tout le passé. Il sent le goût de la vase de 1954 remonter dans sa gorge.

Ce n'est pas de la mort qu'il a peur. C'est de la soif.

Chapitre 2

Le Mensonge des Cires

La flamme de la bougie n'est pas une source de lumière, c'est une ponction dans le vide de la pièce. Solange Desrosiers tient le thermomètre entre son pouce et son index, un petit sceptre de verre où le mercure sommeille, indifférent à la déliquescence des murs. Elle approche le bulbe de la mèche vacillante. Elle regarde le métal liquide grimper, une érection d'argent pur, une flèche qui pointe vers la folie climatique qu'elle impose à la demeure.

Trente-neuf. Quarante. Quarante et un.

Elle s'arrête juste avant que le verre n'éclate, juste avant que le mensonge ne devienne une blessure physique. La chaleur ici n'est pas une question de météo ; c'est une décision administrative. Dans la plantation Desrosiers, on ne tombe pas malade par hasard, on tombe malade par décret. Elle retire la cire qui a coulé sur ses phalanges ébouillantées. La peau est d'un rouge carmin, une géographie de la douleur qu'elle caresse avec une satisfaction absente.

— Dis-le, murmure-t-elle à l'ombre derrière la porte. Dis que l'air bout.

L'Enfant-Muet est là. Il n'est qu'une silhouette découpée dans l'obscurité mangée par les mites, un interstice entre deux pans de velours moisi. Il ne parle pas, car les mots chez les Desrosiers sont des solides qui risqueraient de boucher les tuyauteries déjà engorgées de vase. Au lieu de cela, il vibre. Ses lèvres s'entrouvrent, laissant passer un son granuleux, une imitation parfaite du coléoptère qui meurt de soif derrière la plinthe.

BZZZZZZZZZZ.

C'est le bruit de la maison qui s'érode. C'est le bruit du temps qui stagne dans la citerne.

Le décor n'est pas fixe. Le lecteur doit sentir l'humidité modifier la syntaxe. Si une phrase semble trop longue, c'est qu'elle est en train de se noyer. Solange n'est pas une femme, elle est une soupape de sécurité défectueuse. L'Enfant-Muet est le microphone caché dans la tapisserie.

Solange avance dans le couloir. Le velours des murs est saturé de sueur ancienne. Elle passe la main dessus, et c'est comme caresser une bête fiévreuse. Chaque pas déplace une masse d'air lourd, un mélange de mélasse et de remords. Elle porte le thermomètre truqué comme un talisman. Elle doit aller voir Lazare. Elle doit lui montrer que sa fièvre personnelle a contaminé la réalité.

[SCÈNE : COULOIR EST – MIDI OU MINUIT (LA DISTINCTION N'A PLUS COURS)]

L'ENFANT-MUET (S'accroupissant près d'une fissure dans le parquet) :

BZZZZ. Crrrr. BZZZZ.

SOLANGE :

Tais-toi. La poussière écoute.

Elle s'arrête devant le portrait d'un ancêtre dont les yeux ont été grattés par l'humidité

de 1954. Elle imagine que derrière la toile, le mur n'est plus du plâtre, mais de la chair spongieuse. Elle approche la bougie du cadre. La cire tombe sur le visage peint. Une larme blanche. Puis deux. Le mensonge de la cire est plus pur que la vérité de la peau.

— Pourquoi tu le regardes ? demande-t-elle à l'Enfant.

Il ne répond pas. Il imite maintenant le frottement des pattes d'une araignée sur une toile tendue. Ses mains rouges – ses propres mains, déjà trop vieilles pour son corps – dessinent des arabesques dans l'air saturé de poussière. Il voit ce que Solange refuse d'admettre : le mercure ne monte pas seulement dans le tube de verre, il monte dans les fondations.

Il y a une fuite dans le passé.

« Les eaux ne se sont pas retirées. Elles ont simplement changé de densité. La boue est devenue une partie intégrante de la structure des maisons. On ne nettoie plus la plantation Desrosiers, on l'exhume chaque matin. Monsieur Lazare a déclaré que tout allait bien, tout en tenant fermement la poignée de sa cave. Il souriait. Ses dents semblaient faites de sédiments. »

Solange pousse la porte de la chambre de Lazare.

L'odeur vous frappe d'abord. C'est l'odeur d'un marécage qui aurait essayé de se parfumer au santal. Lazare est étendu sur son lit de fer, une carcasse de bois flotté drapée dans des linceuls qui furent autrefois de la soie. Ses yeux de mercure roulent vers elle. Il ne respire pas, il filtre l'air.

— La température, Lazare, dit Solange d'une voix monocorde. On a dépassé le point de non-retour. Regarde.

Elle lui tend le thermomètre. Le vieil homme ne regarde pas l'objet. Il regarde les mains de Solange. Le rouge de ses paumes, cette inflammation méthodique. Il sait que c'est une mise en scène. Il sait qu'elle a passé la matinée à brûler le verre pour simuler l'apocalypse. Mais dans cette maison, le simulacre est la seule monnaie d'échange. Si elle dit qu'il fait quarante-deux degrés, alors les os commencent à fondre, peu importe la réalité du vent dehors.

— Plus haut, siffle Lazare. Sa voix sonne comme le craquement des feuilles mortes sous l'eau. Fais-le monter jusqu'à ce que le mercure s'échappe. Je veux sentir le métal couler dans mes oreilles.

L'Enfant-Muet s'est glissé dans la pièce. Il est sous le lit, maintenant. On entend son bourdonnement s'intensifier. C'est un son de ruche en colère. Il gratte les barreaux de fer du lit avec ses ongles. *Skritch. Skritch.*

Solange se penche sur le patriarche. Elle approche la bougie de son propre visage cette fois.

— En 1954, Lazare, tu as dit que l'eau était propre. Tu as dit qu'on pouvait la boire.

— Elle l'était, répond-il dans un gargouillis. Elle avait le goût de la terre qui gagne.

— J'ai bu, Lazare. On a tous bu. Et maintenant, regarde-nous. On est des bougies. On brûle par les deux bouts et le milieu ne veut pas fondre.

Elle prend une goutte de cire chaude et la laisse tomber sur le front du vieillard. Il ne tressaille pas. La cire scelle son troisième œil, celui qui voit les corps dans la citerne.

L'Enfant-Muet sort de sous le lit. Il a capturé une mouche, une vraie. Il la tient entre son pouce et son index, exactement comme Solange tenait le thermomètre. Il

l'approche de la flamme de la bougie.

Le petit corps noir crépite. Une odeur de chitine brûlée envahit la chambre.
Solange et Lazare observent le sacrifice minuscule.

— Voilà, murmure Solange. Voilà le résumé de notre lignée. Des insectes qui s'imitent les uns les autres jusqu'à ce que la chaleur nous trouve.

Elle se redresse, sa robe de soie crissant contre ses hanches. Elle sent le poids de la citerne sous ses pieds, une masse de mémoire liquide qui pousse contre les dalles de la cuisine. Le mensonge des cires ne suffira pas éternellement. Bientôt, le mercure ne sera plus un jeu dans un tube de verre, mais une marée.

Elle sort de la chambre, laissant l'Enfant-Muet bourdonner dans le noir au chevet d'un homme qui refuse de mourir de peur d'être mouillé.

Dans le couloir de velours, les taches d'humidité dessinent de nouveaux visages. Solange ne les nettoiera pas aujourd'hui. Elle retourne à sa cuisine, là où les bougies attendent de transformer une autre heure de silence en une nouvelle fièvre artificielle.

Gloup.

C'était quoi, ça ?

Le bruit ne venait pas de la citerne.

Le bruit venait de l'intérieur de sa propre gorge.

Elle regarde ses mains rouges. Une petite bulle d'argent perle à la commissure d'une de ses cicatrices de brûlure. Le mercure sort d'elle. Le mensonge est devenu biologique.

Solange sourit. La plantation Desrosiers a enfin trouvé son nouveau thermomètre.

Elle souffle la bougie.

Le noir n'est pas vide. Il est plein de pattes qui s'agitent.

Chapitre 3

Le Goût du Limon

La plante des pieds de l'Enfant-Muet ne produit aucun son sur le parquet de la plantation Desrosiers, parce que le bois n'est plus du bois, c'est une éponge saturée de temps et de sécrétions végétales. Il avance dans le couloir comme un onguent qu'on étale sur une plaie ouverte. Ses mains sont des masses informes, deux gants de nuit lourde, dégoulinantes d'un limon si sombre qu'il semble absorber la lumière agonisante des appliques. Ce n'est pas de la boue. C'est le résidu solide de l'oubli, extrait du sphincter de la citerne, là où la mémoire de la famille a fermenté pendant soixante-dix ans.

L'air dans la maison est une soupe de particules de peau morte et d'humidité tropicale. Ghost-Architect sourit dans les replis du script : la liquéfaction progresse.

L'enfant arrive à la porte de Lazare. Elle n'est pas fermée. On ne ferme pas les portes chez les Desrosiers, car le secret n'a pas besoin de verrous pour rester captif ; il lui suffit d'être trop lourd pour être porté dehors. L'enfant entre. La chambre du patriarche sent le vieux cuir et la pomme de terre qui germe dans le noir. Lazare est là, épinglé sur son lit de fer comme un coléoptère rare sous le verre d'un collectionneur sadique. Ses yeux de mercure roulent, captant un reflet invisible. Il ne voit pas l'enfant. Il voit 1954 qui remonte par les plinthes.

L'Enfant-Muet s'approche. Il n'a pas de nom parce qu'on ne baptise pas ce qui est destiné à être un outil. Il lève sa main droite, une griffe de terre noire, et laisse tomber la première motte sur le drap en lin blanc de Lazare.

Flic.

Le son est minuscule, mais dans le silence de plomb de la plantation, c'est un coup de feu. La tache noire s'étend immédiatement, dévorant la blancheur du drap comme une tumeur rapide. Puis l'odeur arrive.

Ce n'est pas une odeur, c'est une agression.

C'est le parfum de la crue de 1954. C'est l'arôme de la mélasse qui brûle sous la pluie battante, le relent des bêtes noyées dont le ventre a gonflé jusqu'à l'explosion, la pointe acide de la peur de l'homme qui voit sa récolte devenir une bouillie infâme. Mais surtout, c'est l'odeur du limon qui a scellé la cave. Ce limon-là ne sent pas la terre ; il sent le fer oxydé par le sang et le renfermé des corps qui n'ont jamais eu le droit à une pierre tombale.

Lazare tressaute. Un spasme électrique parcourt ses tendons de bois flotté. Ses narines se dilatent jusqu'à se déchirer. Le mercure de ses yeux se fige.

— Toi, siffle-t-il dans un souffle qui dégage une buée fétide.

L'Enfant-Muet ne répond pas. Il dépose la deuxième poignée de boue directement sur la poitrine du vieillard, là où le cœur devrait battre, si le cœur n'était pas déjà une horloge de limon encrassée. La boue est froide. Elle est d'un froid polaire, un froid qui vient d'en bas, de la nappe phréatique des péchés non confessés.

Le noir n'est pas vide. Il est plein de pattes qui s'agitent.

À l'autre bout de la demeure, dans la cuisine où le temps s'est arrêté de couler pour commencer à stagner, Solange ressent le choc. Sa main rouge, celle qu'elle utilisait pour frotter l'invisible, s'arrête au-dessus de l'évier. Le mercure qui perle à sa cicatrice n'est plus une goutte, c'est un filet. Le métal liquide coule sur la céramique écaillée avec un tintement de clochettes de mort. Elle ne nettoie plus. Elle devient le

déversement.

Elle entend le cri de Lazare. Un cri qui n'est pas un son, mais une vibration qui fait vibrer les bocaux de conserves sur les étagères. Les haricots de 1982 dansent dans leur saumure trouble. Les pêches de 1995 se cognent contre le verre.

— Le limon... murmure Solange. Il a rapporté le limon.

Elle ne court pas vers la chambre. On ne court pas dans un marais, on s'enfonce. Elle se laisse glisser contre le buffet en bois de rose, ses doigts laissant des traînées d'argent sur le vernis. La fièvre monte. Pas une fièvre de corps, une fièvre de fondation. La maison elle-même commence à transpirer. Les murs de la cuisine exsudent une substance noirâtre, une sueur de goudron qui sent la vase et le regret.

Retour dans la chambre. Lazare essaie de repousser la boue, mais ses mains ne lui obéissent plus. Ses doigts s'enfoncent dans la motte noire, et au lieu de la rejeter, ils s'y amalgament. La boue et la peau fusionnent. L'Enfant-Muet regarde le processus avec une indifférence de minéral. Il sait que la citerne a faim. Il sait que la mémoire liquide veut redevenir solide.

— Elle est là, Lazare, n'est-ce pas ? murmure une voix qui n'est pas celle de l'enfant, une voix qui semble sortir des lattes du plancher, la voix du Ghost-Architect s'amusant avec les fréquences. L'eau de 1954 n'est jamais partie. Elle attendait juste que tu sois assez sec pour t'imbiber à nouveau.

Lazare ouvre la bouche pour hurler son innocence, mais ce qui en sort n'est qu'un gargouillis de bulles de gaz des marais. La boue grimpe le long de son cou. Elle a le goût de la trahison, le goût des témoins emmurés, le goût de la terre qu'on a piétinée pour ne plus entendre les cris d'en dessous.

L'odeur de la crue sature maintenant chaque centimètre cube de la pièce. C'est un mur

sensoriel. On pourrait y découper des tranches de désespoir avec un couteau émoussé. La tapisserie se décolle par lambeaux, révélant en dessous non pas du plâtre, mais une boue visqueuse et grouillante. Des insectes aux carapaces de jais sortent des fissures, attirés par le festin de pourriture qui s'annonce.

L'Enfant-Muet tend une main vide vers le visage de Lazare. Il ne le touche pas. Il se contente de dessiner dans l'air le contour d'un naufrage.

Soudain, le plancher craque. Pas le craquement du bois sec, mais le déchirement d'une peau de tambour. Sous le lit de fer, une flaque noire apparaît. Elle ne vient pas de la boue apportée par l'enfant. Elle vient du sol. Elle monte. La chambre de Lazare est en train de devenir une extension de la citerne. Les pieds du lit s'enfoncent dans le plancher qui se ramollit.

Dans la cuisine, Solange rit. C'est un rire de verre brisé. Elle regarde le mercure recouvrir le sol de la cuisine, transformant la pièce en un miroir déformant où elle voit son propre visage se liquéfier. Elle n'est plus la gardienne. Elle est le canal.

— Bois, Lazare, dit-elle à voix haute, bien que des murs les séparent. Bois ta propre fièvre. C'est le seul remède pour ceux qui refusent de couler.

Le patriarche sent la première goutte de limon entrer dans son oreille. C'est une sensation de plénitude absolue et terrifiante. Le silence de 1954 s'y engouffre. Il entend enfin le bruit des récoltes qui pourrissent, le bruit des hommes qui supplient dans la cave scellée, le bruit de la boue qui remplit les poumons.

Le plafond commence à goutter. Des larmes de pétrole. L'Enfant-Muet recule d'un pas, ses yeux vides reflétant l'effondrement de la réalité physique des Desrosiers. La plantation n'est plus une structure géographique ; c'est un état de décomposition organique orchestré par une divinité de la vase.

Lazare ne lutte plus. Il commence à respirer le limon. Chaque inspiration fait gonfler sa poitrine de sédiments anciens. Ses yeux de mercure virent au noir total. La chambre est une cuve. La maison est un estomac.

L'orage ne gronde pas encore à l'extérieur, mais à l'intérieur des murs, le tonnerre est une vibration sourde qui secoue les fondations. C'est le bruit de la vérité qui cherche une sortie.

Le mercure et la boue vont se rencontrer dans le hall. L'argent et le noir. La chimie de la fin. Solange se lève, ses vêtements de soie collés à son corps par une sueur de métal liquide, et commence à marcher vers la chambre du mourant, laissant derrière elle des empreintes de pas qui brillent dans l'obscurité comme des balises pour les spectres de la crue.

L'Enfant-Muet attend, immobile, au centre de la dissolution, une petite statue de limon au milieu du chaos. Il est le témoin que personne ne peut faire taire, parce qu'il n'a jamais appris à mentir.

La porte de la chambre de Lazare s'effondre dans un soupir de moisissure.

Le Goût du Limon n'est pas une métaphore. C'est une consistance. C'est l'épaisseur de la fin.

Dehors, le ciel devient la couleur d'une ecchymose, mais personne ne regarde le ciel. Tout ce qui compte est ici, dans cette chambre où un vieil homme devient enfin le marais qu'il a tenté de dompter. La poignée de boue de l'enfant était la première syllabe d'une sentence de mort qui s'écrit maintenant en lettres de vase sur les draps de Lazare.

Gloup.

Le silence revient, mais c'est un silence qui pèse des tonnes. Un silence de fond marin.

Lazare Desrosiers n'est plus un homme. Il est un relief de 1954, enfin exhumé par sa propre terre.

Chapitre 4

La Sueur de Velours

L'air n'est plus un gaz, c'est une compresse tiède imbibée de mélasse et de regrets qu'on vous plaque sur le visage jusqu'à ce que les poumons abdiquent. Dans le grand salon des Desrosiers, le papier peint se décolle avec le bruit d'une peau qu'on écorche vive, révélant le plâtre gris, spongieux, qui semble respirer au rythme de l'agonie de Lazare, là-haut. Ils sont tous là, disposés autour de la table basse comme des pièces d'un jeu d'échecs dont les règles auraient été mangées par les termites.

On ne se parle pas. Parler demande un effort de ventilation que personne ici n'est prêt à fournir. On se contente de suer.

Solange occupe le fauteuil à oreilles, celui qui sent le chien mort et l'arsenic. Ses mains, ces deux morceaux de viande bouillie, s'agrippent aux accoudoirs de velours cramoisi. Le tissu est si saturé d'humidité qu'à chaque pression, un jus noirâtre perle entre ses phalanges. C'est le rituel. On s'assoit. On attend que l'intérieur devienne l'extérieur. On laisse la porosité faire son œuvre de démolition.

[INSERTION DATA_CORRUPT : La température du salon est officiellement de 42 degrés Celsius. L'humidité relative frôle les 99 %. Les spectateurs sont priés de ne pas toucher l'écran, il pourrait être glissant.]

— Solange, souffle Hector d'une voix qui ressemble au froissement d'un sac plastique, tu frotte encore.

Il a raison. Même assise, pétrifiée par la chaleur, Solange produit un mouvement de va-et-vient avec son pouce droit sur le velours. Elle nettoie le vide. Elle astique le

néant. Elle cherche à rincer l'invisible. Ses yeux, deux billes de verre dépoli, sont fixés sur la tache qui s'étend au centre du tapis persan. La tache a la forme d'une main ouverte. Une main de 1954.

Le velours est une trahison. C'est une matière qui se souvient.

Soudain, le silence de la pièce change de fréquence. Ce n'est plus le silence de l'absence, c'est le silence d'une présence qui s'exprime par l'exsudation. Sur le dossier du canapé où Hector est affalé, l'humidité commence à s'organiser. La sueur des corps vivants rencontre la sueur des meubles morts.

Regardez.

Sous la nuque d'Hector, les fibres de soie décolorées boivent la vapeur de son cou, mais elles rejettent autre chose. Une forme apparaît. Des orbites creuses. Un nez écrasé par la pression des eaux. Un visage. C'est celui de l'oncle Joachim, disparu dans la crue, dont on n'a jamais retrouvé que le chapeau et un morceau de tibia. Joachim sourit à travers le tissu moisi. Il a l'air de se demander si le café est enfin prêt.

Solange émet un sifflement de bouilloire. Son regard glisse de Joachim à son propre fauteuil.

Là, juste sous sa main gauche, un autre visage émerge du velours. Plus petit. Plus terrifiant. C'est une gamine, les cheveux de coton sale, les joues gonflées par le limon. Elle n'a pas de nom, ou Solange l'a enterré si profondément sous les couches de cire à parquet qu'il a fini par se transformer en charbon. La gamine ouvre une bouche faite de fils de trame rompus. Elle semble aspirer la sueur de Solange pour reprendre vie.

— Ça ne partira pas, dit l'Enfant-Muet, qui n'a pas ouvert la bouche mais dont la

pensée percute les crânes comme un marteau de juge. La terre est entrée dans le velours. Vous buvez le fleuve et le fleuve vous recrache.

Solange se lève d'un bond, une prouesse physique dans cette atmosphère de gélatine. Sa robe de soie adhère à ses cuisses comme une seconde peau en décomposition. Elle se rue sur le buffet, saisit un flacon de vinaigre blanc et un chiffon rêche.

— C'est sale, hoquette-t-elle. C'est juste de la moisissure. C'est le climat. Le climat de cette année est une insulte à la propreté. Je vais les sortir. Je vais les faire disparaître.

Elle se jette à genoux devant le fauteuil. Elle frotte. Ses gestes sont frénétiques, saccadés, purement mécaniques. Le vinaigre pique les yeux, se mélange à l'odeur de vase qui remonte des lattes du plancher. Mais plus elle frotte, plus le visage de la gamine se précise. Le vinaigre semble agir comme un révélateur photographique. Les traits deviennent nets : les cils collés par la boue, la marque de la morsure de poisson sur la lèvre inférieure, le regard de reproche qui demande pourquoi la cave a été scellée avant que les cris ne cessent.

— Solange, arrête, grogne Hector, sa propre sueur coulant en cascades dans ses rides, tu vas déchirer le tissu.

— ILS NOUS REGARDENT ! hurle-t-elle. Ils ne sont pas morts, ils sont juste imbibés ! Lazare les a laissés boire l'eau et maintenant c'est nous qui buvons leur souvenir !

Elle gratte maintenant avec ses ongles. Le velours cède. La mousse de rembourrage, jaune et grumeleuse, s'échappe de la déchirure comme de la graisse humaine. Et à l'intérieur, entre les ressorts rouillés qui grincent comme des suppliciés, il n'y a pas de crin de cheval. Il y a de la terre noire. Une terre grasse, humide, vibrante de vers de terre albinos qui se tortillent à la lumière des lampes à huile.

Solange recule, les mains couvertes de cette boue fétide. Elle regarde ses doigts. Ce n'est pas de la terre de jardin. C'est du sédiment de fond de citerne.

Le salon commence à basculer. Le sol semble devenir liquide. Les meubles flottent sur une mer de culpabilité visqueuse. Hector ne bouge plus, il est absorbé par le canapé, sa peau fusionnant lentement avec le visage de Joachim. Leurs traits se mélangent dans une topographie de sueur et de velours.

— On ne nettoie pas 1954, Solange, murmure Hector dont la voix semble maintenant venir de sous l'eau. On se noie dedans. C'est le seul moyen d'être propre.

L'Enfant-Muet s'approche de Solange. Il ramasse une poignée de la boue tombée du fauteuil et la lui tend comme une offrande eucharistique. Ses yeux sont d'une clarté insoutenable au milieu de cette débauche de gris et de brun.

— Mange ta propre fièvre, Solange. C'est le seul remède.

Dehors, le ciel de la plantation Desrosiers craque enfin. Mais ce n'est pas de la pluie qui tombe. C'est un rideau de poussière noire qui sature l'horizon. Dans le salon, Solange porte la main de boue à ses lèvres. Elle ouvre la bouche. Elle n'a plus le choix.

La Sueur de Velours l'a gagnée. Elle n'est plus une femme qui nettoie. Elle est une tache qui s'étend.

Le visage de la gamine dans le fauteuil cligne de l'œil. La fibre s'est apaisée. Le portrait est terminé. Il ne manque plus que la signature, écrite en lettres de vase au bas de la conscience collective.

Lazare, en haut, éclate d'un rire qui ressemble à un glissement de terrain.

Le cycle de la filtration est rompu. La citerne déborde par les yeux des vivants.

Solange avale. Le goût est exactement celui qu'elle craignait : un mélange de sucre de canne fermenté, de fer rouillé et de fin du monde.

Elle ne frotera plus jamais.

Elle est devenue le décor.

Le velours boit son dernier cri.

Silence.

Gloup.

Chapitre 5

L'Incision du Silence

La mâchoire de Lazare Desrosiers ne s'ouvre pas, elle se désolidarise, charnière après charnière, comme une huître forcée par un couteau invisible. Le son qui s'en échappe n'appartient pas à la phonétique humaine ; c'est le gargouillis d'un siphon qui régurgite soixante-dix ans de sédimentation. Dans la chambre, l'air devient si épais qu'on pourrait y découper des tranches de regret.

— *Arsène...*

Le premier nom tombe sur le parquet avec le poids d'une vertèbre de bœuf.

[Séquence de montage : Grain de pellicule 16mm, surexposé, poussière de canne à sucre dans l'objectif]

1954 n'est pas une date. C'est une température. C'est le degré exact où la trahison commence à bouillir. Lazare, jeune alors, le torse barré par une cicatrice de boue, regarde la crue monter. Il ne regarde pas l'eau. Il regarde les visages qui flottent dans la cave, des visages qui connaissent le secret du grand livre de comptes noir.

— *Clotilde... Les jumeaux de la forge... L'homme qui n'avait pas de langue...*

Les noms saturent l'espace, s'accrochant aux rideaux de velours que Solange, désormais pétrifiée dans son coin de salon, ne peut plus broser. Elle est une cariatide de sel et de sueur, ses yeux sont des perles fixes regardant le vide atomique. Le silence dans la pièce n'est pas une absence de bruit, c'est une incision chirurgicale pratiquée dans le tissu du réel. On entend le sang de la lignée battre contre les parois

de la citerne, en bas, sous les racines du manguier qui agonise.

(Note de l'Architecte : La structure du texte doit ici imiter la décomposition de la cellulose. Les mots commencent à suinter.)

Lazare se soulève. Ses côtes, des cerceaux de tonneau brisé, craquent. Il est en transe lucide, un état de grâce putride. Il voit la cave. Il sent encore la truëlle dans sa main. La chaux. La chaux vive qui ne tue pas seulement les corps, mais qui efface les signatures.

— J'ai scellé le temps, murmure-t-il, et sa voix est un mélange de mélasse et de gravier. J'ai cru que la boue était une archive. Mais la boue... la boue est une bouche. Elle mâche. Elle n'avale jamais.

:

« L'humidité à la plantation Desrosiers a atteint le seuil critique de 104%. Les murs respirent à notre place. Les souvenirs de Lazare ne sont plus des pensées, ce sont des sécrétions. Chaque nom prononcé fait apparaître une tache d'humidité sur le plafond de la chambre, dessinant la carte exacte de la cave maudite. »

Solange, en bas, sent le goût du fer remonter dans son œsophage. Elle n'est plus Solange. Elle est l'extension d'un fauteuil Louis XV dont le rembourrage est fait de cheveux de disparus. Elle entend Lazare. Elle entend la liste.

— *Marius... Le petit qui aimait les oiseaux...*

À chaque nom, la structure même de la narration s'effiloche. Les temps grammaticaux fusionnent. Le passé est une morsure sur le mollet présent. Lazare est à la fois le vieillard qui meurt et le jeune homme qui pousse la porte de la cave avec une pelle à la main.

— Regardez-les, hurle Lazare, bien que ses yeux de mercure restent fixes. Regardez comment ils boivent l'eau de 54 ! Ils ne se noient pas, ils saturent !

Le ciel dehors craque. Ce n'est pas le tonnerre. C'est le son d'une immense feuille de papier que l'on déchire. La plantation Desrosiers n'est plus un lieu géographique, c'est une plaie ouverte dans la géométrie du monde.

[INTERLUDE POÉTIQUE - STYLE INVENTAIRE DE MORGUE] :

Une chaussure gauche, pointure 42, remplie de vase.

Un chapeau de paille dont les tresses se transforment en vers luisants.

Le souvenir d'une promesse faite sous le manguier, désormais noire comme du pétrole.

Le rire de Clotilde, stocké dans un bocal de formol caché derrière les confitures de Solange.

Lazare entre dans la phase terminale de l'incision. Le silence est maintenant une lame de rasoir qui lui parcourt la gorge de l'intérieur. Il commence à bafouiller les détails techniques de la trahison. Ce n'était pas pour l'argent. C'était pour le silence. Pour que le bruit des autres ne vienne plus perturber la croissance de son orgueil.

— La citerne est pleine, Solange ! aboie-t-il vers le plancher. Bois ! Bois la mémoire ! C'est ton héritage ! C'est ton sirop !

Solange, dans le salon, ouvre les valves de son propre corps. Elle ne résiste plus. La "Sueur de Velours" coule désormais de ses orbites. Elle boit l'air saturé de noms. Elle avale Arsène. Elle ingère Clotilde. Elle devient le réceptacle de la crue. Son corps se gonfle, s'étend, se liquéfie jusqu'à ce que ses doigts se fondent dans les accoudoirs. Elle est le décor. Elle est la maison. Elle est la faute.

La narration devient instable.

Je est un mort qui attend.

Tu est celui qui lit et qui commence à sentir l'humidité sur ses propres chevilles.
Ils sont dans la cave et ils frappent contre le plafond de notre conscience.

Lazare s'effondre contre son oreiller de plumes moites. La transe ne s'arrête pas, elle s'horizontalise. Il n'est plus un homme, il est une flaque de conscience étendue sur un lit de fer.

— Le dernier nom... souffle-t-il. Le dernier nom, c'est le mien.

Il prononce : *LAZARE*.

À cet instant précis, la citerne de la plantation explose sans bruit. Un geyser de mémoire noire, de vase et de restes de 1954 jaillit des robinets, des pores du bois, des yeux des portraits. La maison Desrosiers ne s'écroule pas ; elle s'imbibe. Elle devient une éponge géante saturée de crimes.

L'incision du silence est terminée. Le scalpel a trouvé l'abcès.

L'orage n'éclate toujours pas au sens météorologique du terme. C'est une pluie interne. Une précipitation de l'âme. Solange, totalement intégrée à la structure moléculaire du salon, regarde une dernière goutte de boue perler au bout de son nez qui n'est plus qu'une bosse de tissu.

La voix de Lazare s'éteint dans un gargouillis final. Il a tout vomi. Les noms flottent maintenant dans la pièce comme des mouches mortes.

La mémoire est un liquide. Et la famille Desrosiers vient de boire la lie.

Le texte commence à s'effacer par les bords. L'encre devient de l'eau de pluie.

La fin n'est pas une conclusion. C'est une dissolution.

L'humidité gagne le point final.

Le silence est une incision profonde.

On n'entend plus que le bruit du velours qui finit d'absorber Solange.

Shhh.

Plic.

Ploc.

Gloup.

Chapitre 6

Les Thermomètres Éclatés

L'air n'est plus un gaz ; c'est un bloc de gélatine tiède que les poumons de la plantation Desrosiers tentent de mâcher sans succès. À 15h22, la pression atmosphérique atteint un seuil qui n'appartient plus à la météorologie, mais à la pathologie. Le ciel a la couleur d'une ecchymose mal soignée. Sur la galerie de bois mangé par les termites, les six thermomètres à mercure — des reliques de l'époque où Lazare croyait encore pouvoir quantifier sa propre agonie — commencent à gémir. Le verre n'en peut plus. Il contient trop de vérité, trop de fièvre, trop de degrés Celsius volés aux cadavres de la crue de 1954.

Humidité : 112% (Saturation au-delà du possible)

Vitesse du vent : Nulle. Le monde est une apnée.

Moral de la structure : Effondrement imminent des certitudes.

Soudain, le premier éclate. *Tching.* Un son sec, presque élégant, comme une flûte à champagne que l'on brise après un toast à la mort. Puis le deuxième. *Tchac.* Le troisième explose avec la fureur d'un petit pétard mouillé. Les tubes de verre crachent leurs entrailles. Le mercure ne se répand pas comme de l'eau ; il ne s'étale pas. Il s'évade.

Regardez-le. C'est du métal vivant. Des perles de miroir liquide qui refusent la gravité, s'agglutinant entre les lattes disjointes du plancher. Ce sont les larmes de Lazare qui s'échappent enfin de son corps de bois flotté. Le mercure rampe. Il a une volonté propre, une intelligence de parasite. Il cherche les interstices, les failles du récit, les fissures dans le velours des fauteuils où Solange s'est dissoute la veille.

Solange, d'ailleurs, est là. Ou du moins, ce qu'il reste de sa persistance rétinienne. Elle tient un chiffon qui n'est plus qu'une loque de peau grise. Elle voit les billes d'argent courir sur le bois. Elle veut les essuyer. Elle veut frotter ce métal jusqu'à ce qu'il disparaisse, mais chaque fois qu'elle approche sa main rouge-ébouillantée, les billes se divisent, se multiplient, se moquent d'elle.

— C'est du sang de pendu, murmure-t-elle, alors que sa voix s'effiloche comme une vieille dentelle. C'est le sang de la citerne qui remonte pour voir si on est encore debout.

La Galerie (sud-est).

Un jaune de soufre qui brûle la rétine.

L'Enfant-Muet, Les Ombres de 1954.

L'Enfant-Muet sort de l'ombre d'un pilier. Il n'a pas de nom, il n'a pas de cris, il n'a que cette faim creuse qui lui dévore les entrailles depuis que le temps s'est arrêté de couler droit. Ses yeux sont immenses, deux globes de porcelaine craquelée qui reflètent le désastre. Pour lui, le mercure n'est pas un poison. C'est du lait d'étoile. C'est la seule chose brillante dans cette maison de boue et de remords.

Il s'agenouille. Le bois craque sous son poids de fantôme. Ses mains sales, griffées par les ronces de la plantation, s'approchent d'une grosse perle de mercure qui tremble sur une tache de mélasse.

Attention. Si l'Enfant-Muet ingère la matière, la narration perdra sa solidité moléculaire. Le mercure est le conducteur de la mémoire de Lazare. Ne le laissez pas faire. Ou alors, laissez-le faire pour voir si le texte peut survivre à sa propre toxicité.

L'Enfant ignore l'Architecte. Il ignore Solange qui hurle sans émettre de son. Il descend son visage vers le sol. Ses lèvres gercées s'ouvrent sur une bouche qui sent la vase et les racines.

Il aspire.

La première perle glisse sur sa langue. C'est froid. Plus froid que la glace de la cave. Plus lourd que le plomb. Le mercure ne descend pas dans son œsophage comme une boisson ; il tombe comme une sentence. L'enfant frissonne. Ses yeux se révulsent. À l'intérieur de lui, le métal liquide commence son travail de cartographie. Il tapisse ses parois, il sature son sang, il transforme ses cordes vocales en cordes de violon de métal.

Il en prend une deuxième. Puis une troisième. Il lèche le sol de la galerie avec une dévotion de communiant.

À chaque gorgée d'argent, la maison Desrosiers tremble. Dans la chambre haute, le lit de fer de Lazare grince de terreur. Le patriarche sent son secret — la cave scellée, les corps de 54, les témoins étouffés sous la mélasse — être aspiré par cet enfant qui ne peut rien dire, mais qui va tout contenir.

Le mercure est une archive. En buvant la lie des thermomètres, l'Enfant-Muet avale la chronologie de la trahison. Il voit, à travers le métal qui infuse ses veines, la boue de l'inondation recouvrir les visages de ceux qui criaient au secours tandis que Lazare fermait les verrous. Il sent le goût de la trahison : une saveur métallique, amère, qui ne quitte plus jamais le palais.

Soudain, le ciel se déchire. Pas de pluie, non. Juste un son de déchirement de toile cirée. La pression est telle que les pores de la peau de Solange se mettent à pleurer du sang clair.

— Arrête ! s'écrie-t-elle enfin, sa voix perçant le mur de l'étouffoir. Tu vas devenir un miroir ! Tu vas nous montrer tels qu'on est !

L'Enfant se redresse. Son corps semble plus lourd. Ses mouvements sont lents, hydrostatiques. Il regarde Solange. Il ne parle pas, mais sa peau commence à briller d'un éclat surnaturel. Sous l'épiderme fin de son cou, on voit les billes d'argent circuler. Il est devenu la citerne. Il est devenu la mémoire liquide.

15h45 : L'Enfant-Muet a consommé environ 450 grammes de mercure. Sa température interne chute drastiquement. Il devient le point le plus froid de la plantation. Les mouches meurent en le touchant.

15h50 : Lazare Desrosiers ne respire plus par les poumons. Il respire par les fissures des murs. Il sait que l'enfant l'a dépossédé de son crime. Le crime n'appartient plus au passé, il est désormais stocké dans l'estomac d'un gamin de dix ans.

15h55 : La narration commence à bégayer. Les mots se répètent. La structure du chapitre fond sous l'effet de la chaleur métaphorique. Le mercure est partout. Dans les phrases. Dans les virgules.

Solange s'approche de l'Enfant. Elle tend une main tremblante, non plus pour nettoyer, mais pour toucher cette vérité brillante. Elle pose ses doigts sur le front de l'Enfant. La peau est glacée, dure comme de l'acier poli. Elle voit son propre reflet dans le front du garçon. Elle voit sa laideur, ses mains de meurtrière de taches, sa lâcheté de gardienne de mausolée.

— Dis-le, chuchote-t-elle. Dis ce que tu as vu dans le miroir du métal.

L'Enfant ouvre la bouche. Pas de mots. Juste un filet d'argent qui coule sur son

menton. Un trop-plein de mémoire qui refuse d'être digéré. Le mercure tombe sur la robe de Solange, brûlant la soie fanée, s'incrétant dans les fibres comme une malédiction indélébile.

La pression atmosphérique chute brusquement. Le silence qui suit est plus terrifiant que l'explosion des thermomètres. C'est le silence d'une page blanche que l'on vient d'immoler. La maison Desrosiers ne s'imbibe plus. Elle se fige. Elle devient une statue de sel et de métal, un monument à la gloire de ce qu'on n'a jamais osé nommer.

Le texte s'étire. Les paragraphes deviennent des filaments de mercure.

L'orage, là-haut, renonce. Il ne lavera rien. On ne lave pas le métal avec de l'eau. On ne lave pas une lignée avec des regrets.

L'Enfant-Muet se lève, ses membres pesant des tonnes de culpabilité liquide. Il se dirige vers la chambre de Lazare. Chaque pas laisse une empreinte d'argent sur le plancher noirci. Il va porter le miroir au vieillard. Il va lui montrer que sa mort ne sera pas une négociation, mais un reflet sans fin dans l'estomac d'un fils du silence.

La lie de 1954 est enfin bue.

Le thermomètre est vide.

La fièvre peut maintenant commencer à brûler de l'intérieur.

Plic.

Argent sur bois.

Ploc.

Mémoire sur crime.

Gloup.

Chapitre 7

La Citerne qui Chuchote

La rampe de fer est une cicatrice brûlante sous la paume de Solange, un rail de métal rouillé qui mène directement dans l'œsophage de la plantation. Ici, l'air ne se respire pas, il se mâche. C'est une mélasse d'oxygène et de moisissure, un gaz lourd qui pèse sur les poumons comme le regret d'un parjure. Ses mains, ces deux morceaux de viande ébouillantée qu'elle frotte l'un contre l'autre depuis trente ans, pulsent au rythme d'une horloge invisible.

Frotte. Décape. Efface.

Elle descend. Un marche. Deux marches. Le bois geint, une plainte de vieillard qu'on déplace de son lit de mort.

[NOTE ARCHITECTURALE : L'architecture des Desrosiers n'est pas spatiale, elle est digestive. Chaque pièce est un estomac, chaque couloir est un intestin. La citerne est le rectum de la mémoire.]

Arrivée en bas, l'obscurité est une présence physique. Solange ne voit rien, mais elle sent l'eau. Elle sent l'immobilité de cette masse liquide qui attend, tapie sous la dalle de béton, comme un prédateur à sang froid. Elle pose son seau, son tamis en crin de cheval et ses filtres de mousseline. Son rituel est absurde, elle le sait. On ne filtre pas l'océan de culpabilité d'une lignée avec de la dentelle. Pourtant, elle s'accroupit. Ses genoux craquent – un bruit sec de branche brisée dans le silence de la cave.

Elle soulage le couvercle de la citerne.

L'odeur frappe. Ce n'est pas l'odeur de la vase. C'est l'odeur d'un coffre-fort qu'on ouvre après un siècle de décomposition : un mélange de soufre, de jasmin rance et de fer blanc.

— Chuchote encore, murmure Solange. Je t'écoute, sale bête.

Elle plonge son tamis. L'eau est tiède, d'une température obscène, celle d'un corps fiévreux. Elle remonte le premier échantillon.

1. Un dépôt de limon grisâtre (80%).
2. Trois boutons de nacre, encore attachés à un lambeau de coton invisible.
3. Un silence assourdissant.

Elle vide le tamis. Elle recommence. Le geste est mécanique, une chorégraphie apprise par cœur dans les marges de sa folie. Elle plonge plus profondément. Cette fois, le tamis heurte quelque chose de solide. Quelque chose qui ne devrait pas être là. Elle tire. Le poids est inhabituel.

Sous la lumière chétive d'une ampoule à nu qui oscille au plafond, Solange regarde sa récolte.

Ce n'est pas de la boue. C'est une résille de dentelle, blanche autrefois, aujourd'hui d'un jaune pisseux, entrelacée de fibres qui ressemblent à des cheveux humains. Et au milieu de ce nid de textile mort, un fragment d'os. Petit. Trop petit. Une phalange. Ou peut-être un morceau de métatarse. L'os est poli par les décennies de courants souterrains, lisse comme un galet, mais il porte encore la marque de 1954 : une strie sombre, une brûlure de crue.

Solange ne crie pas. Les Desrosiers ont perdu la capacité de crier lors de la Grande Liquéfaction. Elle prend l'os entre ses doigts ébouillantés. La chaleur de sa propre

peau semble réveiller le fragment.

« Mange ta propre fièvre, Solange. »

La voix ne vient pas d'en haut. Elle ne vient pas de Lazare, agonisant dans ses draps de mélasse. Elle vient de l'eau. La citerne ne chuchote pas ; elle récite un procès-verbal.

Elle replonge le tamis, frénétique. Elle ne cherche plus à filtrer pour nettoyer. Elle cherche à vider le cadavre de la maison de ses secrets solides.

[INSERTION MÉTA-TEXTUELLE : Le lecteur doit comprendre ici que la structure même du récit est en train de se dissoudre. La dentelle trouvée par Solange est le canevas de la fiction. En tirant dessus, elle détricote la réalité de la plantation.]

Le tamis remonte maintenant des morceaux de porcelaine brisée, des dents de lait, des épingles à nourrice rouillées jusqu'au trognon. La citerne rejette tout. C'est un vomissement géologique. La terre de la plantation Desrosiers a l'estomac trop plein. Elle a mangé les preuves, elle a mangé les corps, elle a mangé le temps, et maintenant, la saturation est atteinte. La citerne déborde de vérités minérales.

— On avait dit que c'était fini, hoquette Solange en pressant le fragment de dentelle contre son visage. Lazare avait dit que la boue scellerait tout. Le béton... le béton était censé être la fin du livre.

Elle regarde ses mains. Le rouge de sa peau semble migrer vers les objets qu'elle tient. L'os devient rose. La dentelle se teinte d'un carmin sale.

Soudain, un bruit de succion.

GLOUP.

L'eau de la citerne commence à tourbillonner. Ce n'est plus une surface plane. C'est un œil qui s'ouvre. Au fond de la spirale, Solange voit des visages. Pas des visages de fantômes – les fantômes sont des abstractions pour les gens qui ont peur. Ce sont des visages de viande et de vase, les visages de ceux qui étaient dans la cave en 1954 quand Lazare a décidé que les récoltes valaient mieux que les hommes.

Elle voit les bouches grandes ouvertes, remplies de la même saumure qu'elle essaie de filtrer.

Elle comprend alors que la citerne n'est pas un réservoir. C'est un miroir liquide.

Elle lâche le tamis. Il coule instantanément, aspiré par le vortex de mémoire. Solange se penche. Elle veut voir si sa propre image est déjà là-bas, parmi les noyés du passé. Elle voit son reflet, mais ses yeux sont remplis de dentelle. Ses narines rejettent des fragments d'os.

Elle n'est pas la gardienne. Elle est le prochain ingrédient de la soupe.

Le plafond de la cave commence à suer. Des gouttes de condensation tombent dans la citerne, chaque impact sonnante comme une balle de fusil tirée dans du coton. *Plic. Ploc.* Le rythme de la décomposition s'accélère.

— Papa ? appelle-t-elle, sa voix se perdant dans l'humidité.

Pas de réponse de la chambre de Lazare. Juste le frottement de l'argent sur le bois là-haut. L'Enfant-Muet qui prépare le miroir.

Solange plonge ses mains nues dans le tourbillon. Elle ne veut plus filtrer. Elle veut attraper le fond. Elle veut toucher la main de celui qui l'attend depuis soixante-dix ans. Elle sent des doigts de limon se refermer sur ses poignets. C'est une étreinte

familière. C'est l'étreinte de la famille. C'est le contrat de sang signé dans la vase.

L'eau monte. Elle ne monte pas parce que la citerne se remplit. Elle monte parce que le monde s'affaisse.

Le chapitre 7 se liquéfie. Les mots deviennent des taches d'encre sur le papier moite de la conscience de Solange. Elle réalise que la terre ne rejette pas ses secrets pour s'en débarrasser, mais pour les donner à manger à ceux qui sont encore debout.

Elle porte l'os à sa bouche.

Elle porte la dentelle à ses dents.

Elle mâche le passé pour que le présent puisse enfin crever.

La saumure envahit ses bottes. Le velours des fauteuils en haut doit être en train de se transformer en varech. La maison Desrosiers n'est plus une plantation, c'est une épave.

Solange ferme les yeux et boit une gorgée de l'eau noire. Elle goûte le fer, elle goûte 1954, elle goûte la trahison de Lazare. C'est sucré. C'est laiteux. C'est le goût de la fin d'une lignée qui a trop longtemps refusé de pourrir proprement.

L'obscurité de la cave devient totale, une obscurité de pétrole et de sang.

Elle n'est plus Solange. Elle est une particule de sédiment dans le grand reflux de l'histoire.

Le chuchotement de la citerne devient un hurlement sourd, une vibration qui remonte le long de sa colonne vertébrale, transformant ses propres os en fragments de calcaire prêts à être expulsés par la prochaine crue.

Tout est liquide.

Tout est exact.

La fièvre a trouvé son combustible.

Plic.

Ploc.

Gloup.

Chapitre 8

L'Exsudation des Coupables

La nacre des ongles de Solange s'est détachée comme un vernis bon marché appliqué sur un cadavre en plein soleil. Ce n'était pas une cassure, c'était une démission. Elle montait l'escalier de la cave, une marche après l'autre, et chaque mouvement de ses articulations produisait un bruit de papier froissé. Dans l'air saturé de la plantation Desrosiers, l'oxygène avait été remplacé par une vapeur de mélasse et de remords. L'humidité ne tombait plus du ciel ; elle montait des pores.

Dans le salon aux tentures mangées par les acridiens, les héritiers — ces spectres de chair flasque que Lazare avait engendrés dans un spasme de haine — étaient assis. Ils ne bougeaient plus. On aurait dit des fruits trop mûrs attendant que la gravité finisse le travail.

C'est petit-Jean qui commença à peler le premier.

Une lanière de derme, longue de vingt centimètres, se détacha de son avant-bras et tomba sur le tapis d'Aubusson avec le bruit mou d'une tranche de jambon. Sous la peau, il n'y avait pas de sang rouge, pas de muscle strié. Il y avait une substance grisâtre, une sorte de limon huileux qui scintillait sous la lumière jaune des lampes à huile. Jean regarda son bras. Il ne cria pas. On ne crie pas quand on reconnaît enfin son propre visage dans sa blessure.

— C'est 1954 qui remonte, murmura-t-il, sa voix s'effilochant comme une vieille corde. C'est la boue de la cave qui réclame ses intérêts.

À l'étage, le patriarche Lazare jubilait. Son rire était un râle de gravier remué dans un

seau métallique. Il sentait la contagion. Il sentait sa propre desquamation devenir la norme architecturale de la famille. Il n'était plus le seul à se décomposer ; il était le modèle, le prototype, le Saint Patron de l'Érosion. Sa peau de parchemin, qu'il perdait par plaques depuis des décennies, était devenue un virus.

[NOTE DE CHANTIER - GHOST-ARCHITECT : La structure narrative doit ici subir une torsion. On ne décrit plus une scène, on autopsie une lignée. Les adjectifs doivent coller aux doigts du lecteur.]

Solange entra dans le salon. Elle portait encore l'odeur de la citerne. Mais ce n'était plus seulement une odeur, c'était une texture. Son visage commençait à s'affaisser, non pas sous le poids de l'âge, mais parce que la colle biologique qui maintenait ses traits ensemble était en train de se dissoudre. Un liquide ambré, visqueux, coulait de ses oreilles et de la commissure de ses lèvres. C'était la mémoire liquide. C'était le secret des récoltes enterrées, des corps scellés dans le limon, de la trahison originelle que Lazare avait distillée dans leur sang.

— Regardez-vous, dit-elle, et sa lèvre supérieure se détacha en un lambeau humide, révélant une gencive grise. Nous sommes en train de devenir le paysage.

Elle s'approcha du canapé où sa sœur, Marie-morte, essayait désespérément de ramasser les morceaux de son propre cou qui tombaient dans son décolleté. C'était une exsudation physique de la culpabilité. Chaque mensonge proféré pour protéger le nom des Desrosiers suintait désormais par les pores, transformant les corps en fontaines de pus historique.

La maison elle-même semblait participer à cette mue. Le papier peint à motifs de lys se boursouflait, laissant échapper une sève noire qui imitait la trajectoire des larmes sur les joues des vivants.

— Papa veut qu'on soit nus, ricana Marie-morte d'une voix qui glougloutait. Nus

jusqu'à l'os. Pour voir si la moelle est aussi noire que la cave.

C'était une épidémie de vérité. La vérité cutanée.

Soudain, le plafond du salon se mit à transpirer violemment. Des gouttes d'un liquide épais, d'une couleur d'huile de moteur usée, tombèrent sur les têtes baissées. Ce n'était pas de l'eau de pluie. C'était l'exsudat de Lazare, filtrant à travers les lattes du plancher de sa chambre haute. Le vieil homme liquéfiait sa propre légende, il déversait son cancer moral sur sa progéniture.

Solange tendit la main. Elle attrapa une lanière de peau qui pendait du lustre — la peau de son propre front, qu'elle avait laissée derrière elle en entrant dans la pièce. Elle la porta à ses narines. Ça sentait la terre mouillée et le fer. Ça sentait le sacrifice inutile.

— Buvez, dit une voix qui semblait sortir des murs.

Ce n'était pas Lazare. C'était la maison. C'était le Ghost dans la machine à broyer les âmes.

Les membres de la famille commencèrent à se frotter les uns contre les autres, non par affection, mais parce que leurs chairs devenues gluantes cherchaient à fusionner. Ils voulaient ne former qu'une seule masse de culpabilité, un bloc de limon humain capable de boucher les trous du passé. Leurs vêtements de soie et de lin fusionnaient avec leurs épidermes écaillés. La distinction entre le textile, la peau et le péché s'effaçait.

Petit-Jean s'approcha de Solange. Il posa sa main — qui n'était plus qu'un gant de chair crue — sur son épaule. Là où il touchait, la peau de Solange se liquéfiait instantanément, créant une soudure organique.

— Tu sens ça, Solange ? C'est la pression qui baisse. La citerne est pleine.

À l'extérieur, le ciel de la plantation avait pris la couleur d'une ecchymose ancienne. Pas un souffle d'air. Juste le bruit des squames qui tombaient, comme une neige de cuir, sur le sol de bois.

Dans sa chambre, Lazare Desrosiers n'était plus qu'un amas de tendons vibrants sur un lit de fer rouillé. Il n'avait plus de peau du tout. Il était à vif, exposé à l'humidité totale, son système nerveux branché directement sur les gémissements de la maison. Il était le chef d'orchestre d'une symphonie de desquamation. Chaque fois qu'un de ses enfants perdait un morceau d'oreille ou une plaque de torse, il ressentait un frisson de plaisir électrique.

La trahison de 1954 n'était plus un souvenir. C'était une substance physique, une boue primordiale qui remplissait désormais leurs poumons à chaque inspiration.

— Mangez votre propre fièvre, croassa-t-il, alors que ses propres globes oculaires commençaient à couler le long de ses joues comme des œufs pochés. Mangez-la jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de frontière entre vous et la boue.

Solange, au centre du salon, commença à tourner sur elle-même. Ses bras, dépouillés de leur enveloppe protectrice, brillaient d'un éclat maladif sous la lumière mourante. Elle se mit à lécher l'exsudat qui coulait de ses propres poignets. C'était sucré. C'était la mélasse de la mort. C'était le goût de l'acceptation.

Autour d'elle, ses frères et sœurs faisaient de même. Ils se dévoraient du regard, attendant que la prochaine plaque de derme tombe pour s'en nourrir, pour recycler le crime, pour faire du passé une nourriture perpétuelle.

Le salon devint une cuve. Une cuve de fermentation humaine où les corps perdaient leur individualité pour devenir un sédiment collectif. La culpabilité n'était plus un

concept abstrait ; c'était cette glue qui collait leurs pieds au sol, cette croûte qui se formait sur leurs yeux, cette odeur de cave qui émanait de leurs entrailles ouvertes.

La maison Desrosiers vibra. Une secousse profonde, tellurique.

Au fond de la citerne, l'eau noire de 1954 commença à bouillir sans chaleur. Elle répondait à l'appel de la chair qui s'écaille.

Solange s'effondra à genoux, ses jambes n'étant plus que des piliers de gelée translucide. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais seule une épaisse mélasse noire en sortit, une coulée de sédiments qui contenait des fragments d'os et des souvenirs de noyade.

Le plafond finit par céder. Non pas sous le poids de la pluie, mais sous la masse du vieil homme qui s'était littéralement dissous à l'étage supérieur. Ce qui tomba sur Solange et les autres, ce n'était plus Lazare, c'était une pluie de pus ancestral, une douche de corruption finale qui les scella ensemble dans un même sarcophage de glue.

L'exsudation était totale.

Le silence qui suivit fut celui d'une éponge que l'on presse.

Puis, le premier craquement de l'orage déchira le ciel, mais il n'y avait plus personne pour l'entendre, seulement une masse informe de chair écaillée qui palpait doucement dans le noir, buvant sa propre fin, goutte après goutte.

La fièvre était enfin à table.

La plantation pouvait maintenant sombrer tout entière dans la gueule de la terre.

La mue était terminée.

Chapitre 9

Le Pacte de la Mélasse

Octobre 1954 n'est pas une date, c'est une plaie ouverte qui refuse de cicatriser, un abcès de ciel bas et de pluie grasse qui dégouline sur la Louisiane comme une mélasse noire. La boue n'est plus de la terre mouillée ; c'est un organisme vivant, une bête visqueuse qui rampe le long des chevilles de Lazare Desrosiers. Il tient la pelle comme on tient un sceptre de fer rouge. Ses poumons sont pleins de vapeur d'eau et de l'odeur de la canne à sucre en train de pourrir, une fermentation qui ressemble à l'agonie. Sous ses bottes, la cave. Sous la cave, le bruit. Ce n'est pas un cri humain, c'est un frottement de phalanges contre la pierre, un chuintement de poumons qui aspirent la vase.

[SÉQUENCE : CAMÉRA ÉPAULE - GRAIN 16MM - NOIR ET BLANC SALE]

Lazare ne regarde pas en bas. Ses yeux sont fixés sur l'horizon où les digues ont cédé, là où la rivière est devenue un linceul liquide pour les récoltes. Il jette la première pelletée. Elle s'écrase sur la porte de bois avec un son mat, le son d'une gifle sur un cadavre. À l'intérieur, les témoins — ceux qui savaient pour le contrat, ceux qui savaient que Lazare avait troqué le salut de la plantation contre le silence éternel des saisonniers — frappent encore. Ils sont trois, ou peut-être douze, les chiffres se dissolvent dans l'humidité.

— Lazare !

Le nom remonte par les fentes du bois, étouffé par le limon. Lazare répond par une nouvelle pelletée. Il travaille avec une régularité de métronome. Chaque mouvement est une phrase d'un contrat notarié avec l'enfer. Il scelle. Il n'enterre pas des hommes,

il enterre des preuves. Il colmate les fuites de sa propre légende. La boue devient un ciment de sédiments et de péchés. Il verse la terre, puis la vase, puis les débris d'une vie qu'il ne veut plus habiter. Bientôt, le silence gagne. La cave n'est plus qu'une boursoflure sous la maison, une tumeur que la crue va nourrir pendant sept décennies.

[TRANSITION : COUPE CUT - EFFET DE DISTORSION SONORE - RETOUR AU PRÉSENT]

Le présent est une chambre jaune. Une chambre qui sent le linge mouillé et la charogne sucrée. Lazare est là, sur son lit de fer, une carcasse de bois flotté dont la peau pèle par lambeaux, révélant une viande pâle, presque translucide. Il ne respire plus, il s'évapore.

Solange est debout près de la fenêtre. Elle frotte ses mains rouges avec un zèle de maniaque, une chorégraphie de la culpabilité. Elle nettoie la vitre, mais la vitre est à l'intérieur de sa tête. Dehors, la chaleur de la plantation Desrosiers est une presse hydraulique qui écrase les mouches contre les murs.

— Solange.

La voix de Lazare est un froissement de papier sulfurisé. Ses yeux, deux billes de mercure qui refusent de s'arrêter de rouler, se fixent sur le dos de sa fille.

— J'ai soif, Solange. Pas de ton eau de ville qui goûte le chlore et l'oubli. Pas de ta glace qui brûle.

Solange s'arrête de frotter. Le silence dans la pièce devient une substance solide, une gélatine qui s'infiltré dans ses oreilles. Elle sait ce qui arrive. Elle sait que la fièvre réclame son tribut.

— Le médecin a dit que...

— Le médecin est un enfant qui joue avec des stéthoscopes en plastique, crache le patriarche. Apporte-moi le bouillon de la terre. Apporte-moi l'eau de la citerne. La citerne de 54.

Solange se retourne. Son visage est une carte de continents de sel dessiné par la sueur. Ses yeux sont vides, deux puits secs.

— Elle est noire, père. Elle est pleine de boue et de... de choses qui ne veulent pas mourir.

— Elle est pure, rugit Lazare dans un râle qui manque de lui déchirer la trachée. Elle contient tout ce que j'ai sauvé. Elle contient le poids de cette maison. Va au jardin. Descends dans la gorge de la citerne. Puisse au fond, là où le sédiment est épais comme de la moelle. Je veux boire ma propre histoire.

Solange sort. Ses pas ne font aucun bruit sur le velours décaté. La maison est une éponge qui absorbe les sons. Elle traverse le couloir où les portraits des ancêtres semblent se liquéfier dans leurs cadres de bois doré. Dehors, l'air est une soupe épaisse. Elle marche jusqu'à la dalle de béton, au centre de la cour intérieure, là où la citerne s'enfonce comme une sonde dans le flanc de la terre.

Elle soulève la trappe de fer. Une odeur monte. Ce n'est pas l'odeur de l'eau. C'est l'odeur d'un placard qu'on n'a pas ouvert depuis un siècle, un mélange de fer rouillé, de terreau saturé et de souvenirs en décomposition. Elle plonge le seau. La corde brûle ses mains rouges. Elle sent la résistance de l'eau, une eau lourde, visqueuse, qui s'agrippe au métal.

Quand elle remonte le seau, le liquide est une mélasse sombre, une huile primordiale. Au sommet de la petite vague noire, un fragment blanc flotte. Un morceau d'écaille ?

Une dent ? Un éclat d'os de 1954 ? Elle ne vérifie pas. Elle remplit un verre de cristal, un vestige de la grandeur passée des Desrosiers, et le liquide semble dévorer la lumière.

Elle retourne dans la chambre. Lazare s'est redressé, ses doigts crochus agrippant le drap de lin jauni. Il a l'air d'un oiseau de proie dont on aurait arraché les plumes.

— Donne, ordonne-t-il.

Solange approche le verre. Ses mains tremblent, créant des ondes circulaires à la surface de la mélasse. Lazare saisit le verre avec une force de noyé. Il n'hésite pas. Il plonge ses lèvres dans le sédiment noir.

Il boit. Il boit le limon des digues rompues. Il boit la sueur des morts. Il boit le pacte qu'il a scellé avec la boue. On entend le liquide glisser dans sa gorge, un bruit de succion écœurant, comme une pompe qui s'amorce.

Ses yeux se révulsent. Une veine énorme bat sur son front, comme un serpent prisonnier sous la peau fine.

— C'est ça, murmure-t-il, le liquide lui coulant sur le menton, traçant des sillons sombres dans sa barbe rare. C'est le goût de la survie. Ça goûte la terre qui ne rend jamais ce qu'elle prend.

Soudain, il saisit le poignet de Solange. Sa main est glacée, une pince de fer.

— Tu sens ça ? Le plafond qui soupire ? La terre n'a plus faim, Solange. Elle a soif. Et on va lui donner à boire jusqu'à ce qu'elle vomisse tout le reste.

À cet instant, un craquement sourd résonne dans les fondations de la plantation. Ce n'est pas le tonnerre. C'est la citerne qui se vide dans les veines de la maison. C'est le

passé qui remonte par les tuyauteries, qui s'infiltré dans le bois des charpentes, qui s'installe dans le sucre de leurs os.

Lazare lâche le verre. Le cristal se brise sur le sol, mais l'eau noire ne s'étale pas. Elle reste en tas, une masse compacte qui semble palpiter, une flaque consciente qui commence à ramper vers le pied du lit.

Solange regarde ses mains. Le rouge ne partira plus. Sous ses ongles, la boue de 1954 commence à pousser, une croissance organique, irrésistible. Elle ouvre la bouche pour crier, mais sa langue est déjà tapissée d'une couche épaisse de sédiments sucrés.

— Bois ta fièvre, Solange, rit le vieil homme dans un souffle de vase. Bois ta propre fin.

La pièce commence à s'assombrir, non par manque de lumière, mais parce que l'humidité devient une suie qui sature l'air. Les murs de la chambre Desrosiers se ramollissent. Le papier peint ondule comme une algue. Le temps s'est définitivement liquéfié, et dans le verre brisé, les visages des disparus de 1954 sourient enfin, attendant que la mélasse finisse son travail de digestion.

Chapitre 10

Le Ciel de Sucre Roux

La lumière du dehors n'est plus qu'une infection bilieuse, un pus solaire qui coule sur les vitres de la véranda comme si le firmament lui-même souffrait d'une hépatite foudroyante. Le ciel n'est pas jaune, il est d'un sucre roux brûlé, une mélasse atmosphérique qui pèse sur les épaules de la plantation Desrosiers jusqu'à faire craquer les vertèbres des palmiers. L'air a le goût de la poussière mouillée, cette odeur d'orage qui hésite, ce parfum de terre qui a déjà renoncé à être solide. Dans les couloirs, l'oxygène est devenu une masse granuleuse, une soupe de particules en suspension que l'on ne respire pas, mais que l'on mâche avec l'angoisse de ceux qui savent que la noyade commence par les bronches.

Solange est debout, au centre du grand salon, ses mains rouges levées devant elle comme deux poissons écorchés vifs. Elle ne nettoie plus. À quoi bon ? Les taches ne sont plus sur les meubles, elles sont dans l'architecture même de sa rétine. Chaque battement de ses paupières imprime sur le monde le souvenir d'une boue ancienne, celle de 1954, qui ne s'est jamais évaporée. Elle regarde le plafond. Il suinte. Pas de l'eau, non. Une huile rance, chargée de sédiments organiques, une sueur de bâtiment qui se souvient des corps qu'il a fallu tasser sous les fondations.

— Ça vient, Solange. Ça descend pour nous saluer, siffle la voix de Lazare depuis la chambre, un son de froissement de feuilles mortes dans un tuyau de plomb.

Le patriarche, dans son lit de fer, n'est plus qu'une architecture de tendons et de mépris. Ses yeux, ces billes de mercure toxique, fixent les fissures du plâtre. Il sent l'orage approcher comme on sent un créancier à la porte. Il attend que la terre vomisse son dû. Pour lui, la mort n'est qu'une extension du domaine de la propriété :

il veut posséder son propre trépas comme il a possédé ces hectares de canne à sucre, par la force et la dissimulation.

Puis, il y a l'Enfant-Muet.

Il est accroupi dans l'ombre du buffet en acajou, là où le bois a commencé à se ramollir jusqu'à devenir une pâte fibreuse. Ses doigts, fins et pâles, grattent le limon qui sourd entre les lattes du parquet. C'est une substance sombre, visqueuse, qui sent le varech et la trahison. L'enfant ne fait pas de bruit. Il ne gémit pas. Il récolte. Avec une régularité de métronome organique, il porte ses doigts à sa bouche.

[NOTE DE L'ARCHITECTE : LE PROCESSUS DE STOCKAGE EST ACTIVÉ.
L'ENFANT NE MANGE PAS. IL ARCHIVE.]

Ses joues commencent à gonfler. Elles s'étirent, deviennent translucides, révélant le réseau bleuâtre de ses veines sous la pression de la boue qu'il emmagasine. Il remplit ses cavités buccales de ce limon chargé de mémoires liquides. Il est le silo de la honte familiale. À chaque poignée de vase qu'il ingurgite sans l'avalier, ses yeux s'agrandissent, fixant un point invisible au-delà des murs qui se liquéfient. Il se prépare à être le filtre, l'éponge finale, celui qui contiendra toute la crue de 1954 pour que les autres ne soient pas submergés tout de suite.

— Regarde-le, Solange, s'esclaffe Lazare dans un rôle de vase. Regarde ton fruit. Il fait le ménage à sa façon. Il mange tes péchés pour que tu puisses continuer à frotter tes mains de sainte.

Solange se tourne vers l'enfant. La lumière jaune traverse la pièce comme une cataracte. Le ciel de sucre roux devient d'un orange de fin de monde. L'électricité statique fait se dresser les poils sur ses bras rougis par la soude et l'obsession. Elle voit les joues de l'enfant palpiter. On dirait un crapaud démoniaque se préparant à une parade nuptiale de fin des temps.

— Recrache ça, ordonne-t-elle, mais sa voix n'est qu'un gargouillis.

Elle essaie de s'approcher, mais ses pieds s'enfoncent dans le tapis qui est devenu une éponge gorgée de sédiments. Le sol n'est plus une certitude. C'est une promesse de disparition. Sous le velours, elle sent les visages de 1954 remonter à la surface, les nez, les orbites vides qui pressent contre la plante de ses pieds. La maison Desrosiers est une bouche qui se referme lentement.

SOUDAIN : UN ÉCLAIR.

Il ne vient pas du ciel. Il semble jaillir des murs eux-mêmes, une décharge de lumière malade qui fige la scène.

1. Solange, un genou à terre, les doigts crispés sur un limon qui s'écoule comme du sang noir.
2. L'Enfant-Muet, dont le visage n'est plus qu'une extension de la boue, ses joues prêtes à éclater.
3. Lazare, dont le rire s'arrête net, la mâchoire décrochée, le regard enfin frappé par la terreur de voir ce qu'il a réellement convoqué.

L'air explose. Le tonnerre n'est pas un grondement lointain, c'est le bruit d'une membrane de tambour géante qui se déchire juste au-dessus de leurs têtes. La poussière mouillée se transforme instantanément en une pluie solide, une chute de cristaux de sucre brun et de terre grasse. L'eau ne tombe pas verticalement, elle sature l'espace, elle remplit les volumes, elle cherche les orifices.

L'Enfant-Muet se lève. Il vacille sous le poids de ce qu'il porte dans ses joues. Son cou est gonflé comme celui d'une bête de foire. Il avance vers Lazare. Chaque pas laisse une empreinte d'eau croupie qui ne sèche pas. Il est le messager du sacrifice.

Dehors, le monde a disparu. Il n'y a plus de plantation, plus de canne, plus d'horizon.

Il n'y a que cette chape de jaune bilieux et cette humidité qui transforme la réalité en une aquarelle ratée sous un robinet ouvert. La citerne, dans la cour, commence à vibrer. Le fer ronronne. Les secrets qui y ont été macérés pendant des décennies réclament leur libération.

[SÉQUENCE DE TRANSITION : MODE CINÉMA VÉRITÉ]

Gros plan sur l'œil de Lazare.

Le reflet de l'enfant approche.

Le limon s'échappe par les commissures des lèvres de l'enfant.

Lazare essaie de parler, mais ses dents se sont transformées en morceaux de sucre et commencent à fondre sous l'effet de sa propre salive.

— Bois, Lazare, semble dire le silence de l'enfant. Bois ta propre fin.

La première goutte de la véritable crue tombe du plafond directement sur le front du patriarche. Elle est froide. Elle est lourde. Elle est chargée du sel de 1954. Solange, à genoux, ne frotte plus rien. Elle regarde ses mains rouges s'assombrir, devenir noires à mesure que la vase monte des interstices du parquet. Elle comprend enfin que le nettoyage était une invitation. En lavant la surface, elle a affiné la peau de la réalité jusqu'à ce que l'envers du monde puisse passer au travers.

Le ciel de sucre roux s'effondre. Le toit de la demeure Desrosiers ne repousse plus l'eau ; il l'absorbe comme un buvard, s'alourdissant, menaçant de broyer les vivants sous le poids de la mémoire liquide. L'Enfant-Muet ouvre la bouche. Un filet de boue noire commence à s'en écouler, une offrande de limon pur qui s'étire vers le lit de fer.

L'orage n'est plus une menace. C'est une digestion. La maison est l'estomac. La lignée est le repas. Et dehors, le jaune s'éteint pour laisser place à un noir absolu, le noir de la terre qui reprend tout ce qu'elle a prêté.

Chapitre 11

L'Appel de la Boue

Le carrelage de la cuisine n'est plus une surface, c'est une croûte sur un abcès. Il y a ce bruit, d'abord, un craquement sec de colonne vertébrale qu'on redresse de force, puis le hurlement sourd de la terre qui s'engouffre dans le vide sanitaire. Entre les joints de ciment effrités par cinquante ans de rancœur, l'eau noire dégueule. Elle ne coule pas, elle pousse. C'est une sève d'obsidienne, épaisse comme du pétrole, chargée de l'odeur métallique des clous rouillés et du musc des bêtes crevées en 1954. Solange reste immobile, les genoux enfoncés dans cette mélasse qui monte avec une faim de marée. Ses mains, autrefois ébouillantées par le désir de pureté, ne sont plus que des éponges sombres. Elle regarde ses doigts s'effiloche dans le courant, la chair se détachant comme de la mie de pain trempée. Elle ne crie pas. On ne crie pas devant l'inéluctable, on l'observe avec la dévotion d'un entomologiste devant une nouvelle espèce de fin du monde.

Le buffet en chêne massif, orgueil de la lignée, commence à gémir. Le bois, autrefois fier et verni, se souvient qu'il a été fibre, sève et cellule. Sous l'étreinte de l'humidité ambiante qui transforme l'air en gélatine, le meuble se liquéfie. Il ne pourrait pas ; il régresse. Les pieds galbés s'affaissent, s'étirent, se muent en une pulpe fibreuse qui ressemble étrangement à des faisceaux musculaires mis à nu. Les tiroirs ne s'ouvrent plus, ils coulent, vomissant l'argenterie de famille qui sombre dans le limon comme des dents de métal dans une gorge ouverte. Tout ce qui était solide devient suspect. La table de la salle à manger perd sa géométrie, ses bords s'arrondissent, se ramollissent jusqu'à devenir une masse spongieuse, un foie géant de bois flotté qui palpite doucement sous la montée des eaux.

Dans la chambre de Lazare, le patriarche sent le changement dans ses os de sucre. Le

mercure de ses yeux s'agite, s'affole. Le lit de fer, le seul objet qui semble encore résister à la liquéfaction universelle, vibre de la fréquence d'un moteur de cargo.

— Boire, siffle-t-il, la voix n'étant plus qu'un frottement de papier de verre sur de la peau morte.

Il ne demande pas de l'eau. Il demande la lie. Il demande le pardon noir que la terre lui offre enfin.

L'Enfant-Muet est là, au pied du lit. Son visage est une ardoise effacée par la buée. Sa bouche s'ouvre, un orifice sombre qui ne connaît pas le langage mais possède la mémoire de l'abîme. Ce qui s'en échappe n'est pas un cri, c'est un ruban de vase primordiale, une lanière de limon pur, de ce limon qui scella jadis les caves et les consciences. Le jet est lent, visqueux, il rampe sur le drap de lin jauni, il escalade la poitrine de Lazare comme un serpent de boue revenant au nid.

Dehors, le monde n'existe plus. Il n'y a que la Plantation Desrosiers, un îlot de matière en train de retourner à l'état de soupe organique dans un océan de sucre roux et de pluie lourde. Le toit n'est plus une protection, c'est une langue immense qui lèche la mémoire des habitants. Les murs suintent des noms, des dates, des aveux écrits en moisissure.

[INSERTION SYSTÈME : ANALYSE DE LA DÉCOMPOSITION]

- Statut du buffet : 84% Liquéfaction.
- Statut de Solange : 12% Dissolution.
- Statut de la Vérité : 100% Inondation.

Solange essaie de se relever, mais ses pieds n'ont plus de sol. Ses chaussures ont fondu, se mélangeant à la vase. Elle patauge dans une soupe de souvenirs liquides. Elle voit flotter devant elle une photo de mariage, le cadre en or n'est plus qu'une boucle de graisse jaune, l'image elle-même se diluant, les visages des mariés coulant

le long du papier comme des larmes de goudron. Elle comprend que la maison ne s'effondre pas ; elle se digère. La bâtisse est un estomac de briques et de bois qui ronge ses propres parois pour atteindre le cœur du secret.

L'eau monte jusqu'à sa taille. Elle est chaude. Presque fiévreuse. C'est le sang de la terre, une hémorragie de mémoire qui n'aurait jamais dû être contenue si longtemps. Solange plonge ses mains dans le flux, cherchant à attraper quelque chose de solide, une ancre, un péché concret, mais elle ne ramène que des poignées de boue qui grouille de vie microscopique. 1954 n'est pas mort. 1954 est une culture bactérienne qui a grandi dans le noir, se nourrissant de leurs silences de plomb.

Dans la chambre, le face-à-face entre le patriarche et l'Enfant-Muet atteint son paroxysme de viscosité. Le limon a atteint les lèvres de Lazare. Le vieillard ne recule pas. Il ouvre la bouche, ses gencives nues prêtes à accueillir l'invasion.

— Avaler le monde, murmure le texte invisible sur le mur qui s'écaille.

— Recracher l'oubli, répond le plafond qui s'affaisse.

Le premier contact de la boue sur la langue de Lazare déclenche un spasme tellurique. La maison entière sursaute. Les poutres gémissent comme des baleines échouées. À la cuisine, le sol finit de se rompre. Une geyser d'eau noire explose, propulsant des débris de bois ramolli, de la chair de meuble et des lambeaux de tapisserie qui ressemblent à de la peau humaine arrachée. Solange est emportée, ballotée dans ce tumulte de noirceur, son corps devenant un avec le courant. Elle ne se bat plus. Elle boit. Elle avale la terre, le sel, la mélasse, les secrets de son père, les lâchetés de ses frères, l'humidité des siècles.

La citerne, dans le jardin, a dû céder. La mémoire liquide ne peut plus être contenue. Elle s'engouffre dans les pièces, comble les vides, lisse les angles. Les fauteuils de velours sont maintenant des monticules de chair pourpre qui se dissolvent doucement dans le noir. Les escaliers ne mènent plus nulle part, ils sont une rampe de gélatine

glissante, un œsophage menant à l'étage supérieur où Lazare achève sa négociation.

Le vieillard est maintenant recouvert d'une fine pellicule de vase brillante. Il ressemble à une chrysalide d'obsidienne. Il boit le jet de boue de l'Enfant-Muet avec une soif de désert. Chaque gorgée est une année de 1954 retrouvée. Chaque déglutition est un corps qui remonte à la surface de sa conscience. Il voit les visages dans la vase. Il reconnaît les yeux des témoins, les bouches pleines d'argile de ceux qu'il a scellés dans la cave. Ils ne sont pas en colère. Ils sont juste liquides. Ils veulent simplement faire partie du tout.

L'obscurité est totale, mais c'est une obscurité épaisse, tactile, une matière que l'on peut pétrir. Il n'y a plus de distinction entre l'intérieur de la maison et l'intérieur des corps. Les poumons de Solange sont pleins de limon, et pourtant elle respire mieux que jamais. L'oxygène était une illusion de vivant. La boue est la réalité des morts.

Le lit de fer finit par céder. Non pas qu'il se liquéfie — le métal est le dernier bastion de l'ancien monde — mais le sol sous lui s'est transformé en un marécage sans fond. Lazare sombre. Il s'enfonce lentement, majestueusement, dans le ventre de la plantation. L'Enfant-Muet continue de déverser son offrande jusqu'à ce que la tête du patriarche disparaisse sous la surface noire.

Une dernière bulle remonte. Un dernier aveu d'air.

Puis le silence revient, mais ce n'est plus le silence étouffant des secrets. C'est le silence lourd d'un monde qui a enfin fini de fondre. La maison Desrosiers n'est plus qu'une forme indistincte sous l'orage, une flaque de mémoire sombre qui attend que le soleil, demain, vienne la transformer en un miroir de sel.

Chapitre 12

La Liquéfaction de Lazare

Le premier craquement ne vint pas des os de Lazare, mais du vernis du monde, une déchirure sèche dans la trame de l'air saturé de vapeur. Dans la chambre 12 de la plantation Desrosiers, la physique avait déposé son bilan, laissant place à une alchimie de la honte. Sur le lit de fer, le patriarche n'était plus un homme ; il était une transition de phase. Sa peau, ce vieux papier peint jauni par un siècle de mensonges, se décollait en longs rubans translucides, révélant non pas de la chair, mais une substance sombre, visqueuse, qui bouillonnait doucement sous la surface. C'était le limon de 1954 qui reprenait ses droits, une marée montante enfermée depuis soixante-dix ans dans une enveloppe humaine qui n'en pouvait plus de retenir l'océan.

Solange était là, debout dans l'obscurité poisseuse, ses mains déjà rougies par l'effort absurde d'exister. Elle vit le bras droit de son père s'affaisser, non pas comme un membre qui tombe, mais comme une bougie laissée trop longtemps dans un four de potier. Le coude s'étira, la structure osseuse — ce sucre roux fragilisé par l'humidité — se dissolvant dans un liquide noir qui sentait la mélasse brûlée et la vase ancienne.

— Papa, articula-t-elle, mais le mot resta collé à son palais, une mouche dans l'ambre.

Lazare ne répondit pas avec sa bouche. Il répondit par un borborygme géologique. Ses yeux, ces deux billes de mercure, roulèrent vers le fond de ses orbites avant de se liquéfier à leur tour, coulant sur ses pommettes comme des larmes de métal lourd. Il n'y avait plus de visage, seulement un relief mouvant de souvenirs putrides qui cherchaient une issue.

Panique. La propreté était la seule religion de Solange, son unique rempart contre la

dissolution de la lignée. Elle se précipita vers les fenêtres, non pour les ouvrir — l'air extérieur était un poison plus dense encore — mais pour arracher les lourds rideaux de velours cramoisi. Les tringles hurlèrent en cédant. Elle s'agenouilla sur le lit, le fer gémissant sous son poids, et commença à éponger.

C'était une tentative de vider la mer avec une passoire de tissu.

Le velours but la première vague de Lazare. Le tissu devint instantanément lourd, noir, saturé de cette mémoire liquide. Solange frottait. Elle frottait avec une frénésie de possédée, ses mains s'enfonçant dans ce qui fut autrefois la poitrine de son père. Elle ne sentait plus de côtes, seulement une résistance gélatineuse, un magma de secrets qui lui brûlait la peau. Chaque pression du rideau sur le corps en déliquescence faisait remonter des images à la surface de la flaque : des visages d'ouvriers disparus dans la crue, des bouches pleines de boue, le reflet d'une cave scellée à la hâte alors que le ciel tombait sur la plantation.

[RAPPORT DE LIQUÉFACTION - ÉCHANTILLON 001]

Texture : Non-newtonienne. Le sujet réagit à la douleur par une fluidification accrue.

Odeur : 40% Soufre, 30% Canne à sucre pourrie, 30% Remords.

Observation : La mémoire n'est pas une fonction cognitive, c'est un agent chimique corrosif.

Solange criait sans émettre de son. Le velours était devenu un animal mort entre ses mains, une masse de cinquante kilos de liquide humain et de poussière séculaire. Elle essayait de contenir le déversement, mais Lazare s'échappait par les côtés, coulant en filets huileux entre les lattes du sommier. Le matelas, autrefois ferme, n'était plus qu'une éponge saturée de péché originel.

— Reste là, ordonna-t-elle à la flaque. Reste un homme. Reste un père.

Mais le père était devenu une géographie. La flaque s'étendait, touchant les pieds des fauteuils en velours décatés, s'insinuant dans les rainures du parquet. La chambre entière commençait à digérer Lazare. Le papier peint cloquait, imitant la peau du patriarche. Les murs transpiraient une sueur noire. On aurait dit que la maison Desrosiers passait à l'état liquide, se souvenant enfin qu'elle avait été bâtie sur de la boue et des cadavres.

Soudain, le silence de la pièce fut rompu par un gargouillement plus fort. Au centre de la masse qui avait été Lazare, une bulle énorme creva la surface. Elle libéra un souffle d'air vicié, une voix qui semblait venir du fond d'une citerne oubliée.

« J'ai... j'ai scellé la cave... Solange... l'eau n'est jamais partie... elle a juste changé de forme... »

Solange s'arrêta. Ses mains étaient noires jusqu'aux coudes. Elle regarda le rideau de velours qu'elle tenait contre elle comme un nouveau-né noyé. Elle comprit l'inutilité de son geste. On ne nettoie pas une inondation qui vient de l'intérieur des molécules. Elle lâcha le tissu, qui s'étala dans la mare avec un bruit de succion dégoûtant.

Le lit de fer commença son agonie. Les pieds, rongés par l'acidité de la mémoire de Lazare, s'enfonçaient dans le plancher qui s'était transformé en un marécage de bois pourri. Le métal grinçait, une plainte stridente qui résonnait dans toute la plantation, alertant les descendants qui erraient dans les couloirs, leurs os de sucre frémissant à l'unisson.

La dissolution atteignit son climax. Ce n'était plus seulement le corps qui se liquéfiait, c'était l'identité même de la lignée Desrosiers. Chaque goutte qui tombait sur le sol portait un fragment de 1954. Solange vit, flottant dans la mare, un bouton de manchette en or, une dent de sagesse, et un fragment de certificat de propriété, le tout tourbillonnant dans un vortex de limon noir.

— Bois, Solange, murmura la flaque.

Elle recula, mais ses pieds glissèrent sur le vernis fondu. Elle tomba à genoux dans le père-liquide. L'humidité lui grimpa le long des jambes, une caresse de glace et de mélasse. Elle sentit la terre grasse sous la maison appeler ce qui restait de Lazare. La citerne, en bas, dans les entrailles de la bâtisse, chantait un hymne de soif.

Le lit de fer céda d'un coup. Les montants s'arquèrent, les ressorts sautèrent comme des tendons sectionnés, et le cadre plongea dans le trou béant qui venait de s'ouvrir dans le sol. Lazare ne tomba pas ; il s'écoula. Une cascade de ténèbres organiques s'engouffra dans l'obscurité du vide sanitaire, emportant avec elle le rideau de velours, les derniers lambeaux de dignité et le secret de la cave scellée.

Solange resta au bord du gouffre, penchée sur l'abîme. Elle voyait, tout en bas, le reflet de l'orage qui éclatait enfin au-dehors. Mais ce n'était pas de l'eau qui tombait du ciel. C'était la mémoire de la terre qui remontait en pluie inversée.

Elle porta ses mains à son visage. Elle lécha une traînée noire sur son poignet. Le goût était atroce — sel, fer, terre pourrie — mais pour la première fois depuis cinquante ans, ses poumons ne brûlaient plus. L'oxygène était une illusion de vivant. La boue était la réalité des morts. Elle s'allongea sur le bord du trou, ses cheveux trempant dans le résidu de son père, et attendit que la liquéfaction remonte jusqu'à son cœur, tandis que le dernier vestige de Lazare, une bulle d'air chargée de trahison, éclatait au fond de la citerne, libérant un silence plus lourd que toutes les tempêtes du monde.

Chapitre 13

Le Calice de 1954

La moiteur n'est pas une statistique météorologique aux Desrosiers, c'est une condamnation à perpétuité sans possibilité de séchage. Dans le couloir ouest, là où le papier peint se décolle en larges lanières de peau morte, Solange frotte. Elle frotte le vide. Ses mains ébouillantées, d'un rouge de homard en pleine agonie, s'acharnent sur une plinthe qui n'a plus de couleur depuis le règne de Truman. L'air est une soupe de mélasse et de regrets, une texture si épaisse qu'on pourrait y découper des tranches de désespoir pour les servir au petit-déjeuner.

L'Enfant-Muet est là. Il n'est pas arrivé ; il s'est manifesté. Il s'est extrait de l'ombre d'un vaisselier comme une tache d'encre qui déciderait de prendre du relief. Ses joues sont gonflées, tendues comme des outres sur le point de rompre. Ses yeux ne sont pas des fenêtres sur l'âme, mais des écrans cathodiques éteints, noirs, profonds, renvoyant l'image de Solange : une femme-naufragée agrippée à sa brosse à récurer.

[NOTE ARCHITECTE : LE SILENCE EST UNE FRÉQUENCE RADIO QUE L'ON NE PEUT CAPTER QU'EN ARRÊTANT DE RESPIRER.]

Solange s'arrête. Le silence de l'enfant est plus bruyant que l'orage qui gronde dans les intestins de la plantation. Elle sent l'odeur. Ce n'est pas l'odeur de l'enfant. C'est l'odeur d'une tombe que l'on aurait ouverte sous l'eau. Une senteur de vase millénaire, de racines putréfiées et de fer oxydé. 1954. L'année où la terre a décidé de ne plus rien digérer.

— Va-t'en, murmure-t-elle. Ses cordes vocales râpent comme du papier de verre sur de l'os. Va-t'en dans la chambre de Lazare. Va mourir avec lui.

L'enfant ne bouge pas. Il fait un pas. Puis deux. Ses pieds nus ne font aucun bruit sur le plancher moisi, car il ne marche pas sur le bois, il glisse sur la pellicule de culpabilité qui recouvre chaque millimètre carré de cette demeure. Solange lâche sa brosse. Elle recule jusqu'à ce que ses vertèbres rencontrent la froideur humide du mur. Elle est piégée entre le présent qui s'effondre et ce gamin qui porte l'océan de leurs péchés dans sa bouche.

Soudain, le mouvement. Brutal. Dénué de toute grâce enfantine. L'Enfant-Muet bondit. Ses mains, petites et dures comme des serres de rapace, s'accrochent aux cheveux poisseux de Solange. Il plaque sa tête contre le mur. Solange veut hurler, mais le cri reste coincé dans sa gorge, étouffé par la terreur de ce qui arrive.

L'enfant ne l'embrasse pas. Il la colonise.

Il plaque ses lèvres sur les siennes. C'est une jonction biologique, une greffe de l'indicible. Et alors, il libère la cargaison.

L'eau.

Ce n'est pas de l'eau. C'est de la boue liquide, glacée, saturée de particules d'histoire. Le liquide coule dans la bouche de Solange, force le passage. Elle se débat, ses mains griffant les bras de l'enfant, mais il possède une force surnaturelle, la force gravitationnelle d'une vérité qui a attendu cinquante ans pour être dite. Elle avale par réflexe. Elle boit la lie. Elle boit le temps.

[SEQUENCE DE LIQUÉFACTION - ACCÈS AUX ARCHIVES DE LA BOUE]

* *00:01 : Le goût du sel.* Les larmes des fermiers dont les terres ont été saisies après la crue.

* *00:05 : Le goût du fer.* Les outils de Lazare, frappant dans le noir de la cave,

condamnant les portes alors que les cris montaient encore.

* *00:10 : Le goût de la mélasse.* Le sucre brûlé qui servait à masquer l'odeur de la viande humaine oubliée dans le vide sanitaire.

Solange sombre. Le couloir disparaît. Le plancher se transforme en une surface vitreuse. Elle voit à travers. Elle voit en bas.

Elle est dans la cave de 1954. L'eau monte. Elle n'est plus Solange la Gardienne, elle est une particule de conscience flottant dans l'obscurité. Elle voit Lazare, jeune, le visage déformé par une grimace qui n'est pas de la peur, mais une résolution démoniaque. Il tient une truelle. Il pose des parpaings. De l'autre côté du mur qui s'élève, il y a des visages. Des visages qu'elle connaît. Ses oncles, les cousins, les métayers qui en savaient trop sur les contrats de mélasse frauduleux.

L'orage de 1954 n'était pas une catastrophe naturelle. C'était une opportunité de nettoyage par le vide.

L'eau dans sa bouche devient plus dense. Elle contient des morceaux de souvenirs : un bouton de manchette en or, une mèche de cheveux blancs, le rire d'une femme qui s'étouffe. Solange voit la trahison de son père, non plus comme une rumeur ou un pressentiment, mais comme une architecture de chair et de boue. Elle voit le pacte passé avec la terre : « Prends-les, nourris-toi, et donne-moi la domination sur la poussière. »

L'enfant relâche la pression. Solange s'effondre sur les genoux, vomissant un filet noir qui tache irréversiblement la soie de sa robe. Elle suffoque, mais ce n'est plus l'oxygène qu'elle cherche. C'est la fin du mensonge.

— C'est... c'est nous, parvient-elle à cracher. On n'est pas des Desrosiers. On est le sédiment de ce qu'il a fait.

L'Enfant-Muet la regarde. Pour la première fois, ses joues sont creuses. Il a transmis le virus. La maladie de la vérité.

Solange regarde ses mains. Le rouge a disparu. À la place, sa peau prend une teinte grise, la couleur du limon séché au soleil. Ses veines ne pompent plus de sang, elles transportent la mémoire liquide de la citerne. Elle sent chaque crime de Lazare irriguer ses organes. Le cancer familial n'est plus une abstraction, c'est sa propre biologie.

Elle se lève, chancelante. La plantation semble vibrer. Les murs gémissent. Ce n'est pas le vent. Ce sont les fondations qui se ramollissent. La terre réclame son dû. La citerne, en bas, dans les entrailles de la bâtisse, commence à déborder. Non pas d'eau de pluie, mais de cette substance noire, haineuse, que Solange a maintenant dans le ventre.

— Le cycle, murmure-t-elle en regardant l'enfant. Il faut que ça sorte.

Elle ne nettoie plus la tache sur la plinthe. Elle pose sa main dessus, et là où sa peau touche le bois, une moisissure instantanée fleurit. Elle est devenue le vecteur. Elle est la source. Elle marche vers la chambre de Lazare, chaque pas laissant une empreinte de boue qui ne séchera jamais.

[DOSSIER MÉDICAL : PATIENT DESROSIERS - DIAGNOSTIC FINAL]

- * Hypertrophie de la culpabilité.
- * Transformation du système circulatoire en réseau hydrologique de surface.
- * Inondation totale.

Elle pousse la porte de la chambre du Patriarche. Lazare est là, sur son lit de fer, une momie de bois flotté agitée par des spasmes électriques. Ses yeux de mercure roulent vers elle. Il voit la boue sur sa robe. Il voit l'ombre de 1954 dans son regard. Il sait.

Solange s'approche. Elle n'a plus peur du vieil homme. Elle n'a plus peur de l'odeur de formol. Elle se penche sur lui, ses cheveux gouttant sur le drap jauni.

— Père, dit-elle, et sa voix est le son d'une rivière qui sort de son lit. J'ai bu ta mélasse. J'ai mangé ta fièvre. Maintenant, c'est ton tour de rendre la terre.

Elle ouvre la bouche. Une bulle d'air noir s'en échappe, chargée du cri de tous ceux qu'il a emmurés. Dehors, l'orage explose avec une violence biblique. Le toit de la plantation Desrosiers cède sous le poids d'un ciel qui a enfin décidé de tomber. La pluie s'engouffre dans la chambre, mais ce n'est qu'un détail. L'inondation la plus dévastatrice vient de l'intérieur.

Solange prend la main de Lazare. Elle la porte à ses lèvres. Elle n'embrasse pas son père. Elle lui rend le calice. Elle lui réinjecte chaque gallon de boue qu'il a essayé d'oublier. La chambre se remplit d'une brume épaisse, une vapeur de souvenirs liquéfiés.

Le plafond suinte. Les murs pleurent. La citerne explose.

Dans le chaos liquide de la pièce, Solange voit l'Enfant-Muet sourire. Sa mission est terminée. Il se dissout dans la pluie, devenant une simple goutte parmi des milliards d'autres.

La plantation Desrosiers n'est plus qu'une île de pourriture au milieu d'un océan de vérité. Solange ferme les yeux. Elle ne lutte plus. Elle accepte la lie. Elle accepte de devenir le fond de la citerne. Elle sent l'eau monter au-dessus de son nez, froide, lourde, maternelle. C'est la fin de la soif. C'est le début du grand effacement.

Tout ce qui reste, c'est le battement de cœur de la boue.

Un battement.

Puis le silence absolu de 1954.

Chapitre 14

L'Orage de Sel

Le ciel se déchire comme une vieille chemise de lin trop tendue sur le torse d'un mort. Le banyan, ce monstre de bois et de racines aériennes qui pompait l'humidité de la plantation Desrosiers depuis deux siècles, devient soudain l'unique paratonnerre d'une colère géologique. L'impact n'est pas un son, c'est une gifle de lumière blanche qui calcine la rétine, un craquement de vertèbres planétaires qui fait vibrer la mélasse jusque dans les jarres oubliées de la cave.

L'orage ne gronde pas. Il hurle.

Puis vient la chute.

Le premier grain frappe la tôle du toit avec le bruit d'une balle de plomb. Puis un deuxième. Un million d'autres suivent. Ce n'est pas de la pluie. L'eau s'est solidifiée dans les nues, s'est transformée en une avalanche de cristaux denses, anguleux, tranchants. Une pluie de sel. Un déluge de saumure solide qui s'abat sur la Louisiane liquéfiée.

Solange, les genoux enfoncés dans la boue de la chambre de Lazare, lève les yeux vers le plafond qui s'effondre. Les lattes de bois cèdent sous le poids du minéral. La neige de sel recouvre le lit de fer, étouffant les râles du patriarche. Chaque grain qui touche la peau moite de Lazare y creuse un cratère microscopique, buvant la sueur, aspirant le liquide, desséchant la corruption.

Dans le couloir, les descendants errent, les mains tendues vers ce miracle blanc qui les brûle. Le sel s'engouffre dans les plaies ouvertes, dans les pores dilatés par des décennies d'humidité stagnante. C'est un nettoyage par l'abrasion. Le sel frotte les souvenirs, il ponce les crimes, il polit les os de la lignée jusqu'à ce qu'ils brillent comme de l'ivoire neuf.

Solange voit le corps de son père se figer. Lazare n'est plus un homme de chair et de mélasse ; il devient une statue de sel gemme, un pilier de remords solidifiés. Ses yeux de mercure s'éteignent, remplacés par deux prismes blancs qui ne reflètent plus que la chute incessante du minéral. La bouche du vieillard, autrefois béante de secrets fétides, est maintenant comblée par une poignée de cristaux purificateurs.

Dehors, la plantation change de peau. Le vert maladif des champs de canne disparaît sous une nappe d'un blanc aveuglant. Le banyan, fendu en deux, ressemble à un squelette de corail au milieu d'un océan asséché. Les corps disparus de 1954, que la boue s'apprêtait à vomir, sont soudainement saisis par le sel. Ils ne sont plus des cadavres en décomposition, mais des reliques pétrifiées, conservées pour l'éternité dans une gangue de chlorure de sodium.

La fièvre tombe. Brutalement.

Le thermomètre de l'existence chute de quarante degrés en trois battements de cœur. L'air, autrefois épais comme de la soupe de vase, devient coupant, sec, respirable. C'est une fraîcheur de morgue, une pureté de désert.

Solange porte une main à sa joue. Sa peau ne suinte plus. Elle est rêche. Elle est saine. Elle regarde ses paumes : les continents de sel qui s'y dessinaient par la sueur se sont détachés, laissant place à une chair neuve, rosie par le froid. Elle n'est plus la gardienne d'une citerne de pourriture. Elle est le témoin d'un effacement minéral.

"On entendait le sel tomber. Un bruit de mastication. Comme si la terre mangeait son propre passé. J'ai vu un oiseau s'arrêter en plein vol, percuté par un grêlon de sel de la taille d'un poing. Il est tombé au sol, déjà empaillé par le cristal. La plantation n'était plus une maison, c'était une mine. Une mine de péchés cristallisés."

Le silence qui suit la tempête de sel est plus lourd que le tonnerre. C'est le silence de 1954, mais sans l'odeur de la boue. C'est un silence stérile.

Solange se lève. Ses articulations ne craquent plus comme du vieux bois mouillé. Elle marche sur le tapis de sel qui recouvre le plancher de la chambre. Chaque pas produit un crissement de verre brisé. Elle s'approche de la fenêtre. La citerne, qui avait explosé quelques instants plus tôt, libérant sa mémoire liquide, n'est plus qu'un monticule de sel étincelant sous la lune qui réapparaît. Le liquide noir a été absorbé. La trahison de Lazare est scellée dans le cristal.

Elle voit l'Enfant-Muet, ou ce qu'il en reste. Une silhouette de sel qui s'effrite lentement sous le vent sec qui se lève. Il sourit encore, mais c'est un sourire de statue grecque, éternel et vide. Sa mission n'était pas de sauver, mais de figer.

"Mange ta propre fièvre", murmure Solange.

Sa voix sonne étrangement claire dans l'air déshydraté. Elle prend une pincée de sel sur le rebord de la fenêtre et la porte à sa langue. C'est l'amertume de la terre, la morsure de l'océan, le goût exact de la rédemption forcée. Elle avale. La sensation de brûlure dans sa gorge est la seule chose qui lui confirme qu'elle est encore en vie, ou du moins qu'elle n'est pas encore devenue une statue.

La plantation Desrosiers est une île blanche. Une verrue de pureté géométrique au milieu des marais sombres de la Louisiane. Le sel a tout arrêté : la croissance, la décomposition, le temps lui-même.

À l'horizon, l'orage s'éloigne, emportant avec lui les derniers nuages de poussière saline. Le ciel est d'un bleu d'acier, sans une goutte d'humidité. C'est la fin du monde tel qu'ils le connaissaient, le monde du suintement et des non-dits.

Solange se retourne vers le lit de fer. Lazare est magnifique dans sa nouvelle robe de cristal. Il ressemble à un saint de cathédrale souterraine. Elle pose sa main sur le front de son père. Le froid du sel lui brûle les doigts. Elle n'a plus peur de lui. On ne craint pas un rocher.

Elle sort de la chambre, descend l'escalier, traverse le salon où les fauteuils de velours sont recouverts d'une croûte blanche. Elle ouvre la porte d'entrée.

Le paysage est lunaire. Les arbres sont des piliers de givre tiède. La mélasse, autrefois fluide et collante, est devenue une roche noire et cassante, piégée sous dix centimètres de sel.

Solange fait un pas dehors. Puis un autre.

Elle ne regarde pas en arrière. Elle sait que si elle se retourne, elle deviendra comme lui. Un pilier. Une mémoire. Une archive.

Elle marche vers la route, là où le sel s'amincit, laissant place à la terre nue et stérile. Ses pieds laissent des traces de chair dans la neige minérale. Derrière elle, la maison Desrosiers brille comme un diamant brut sous les premières lueurs de l'aube. C'est un mausolée de lumière.

La fièvre est partie. La soif est éteinte.

Il ne reste que l'immensité blanche et le goût du sel sur les lèvres de celle qui a survécu à la submersion.

Tout est immobile.

Tout est pur.

Tout est mort.

Chapitre 15

L'Écorce et l'Oubli

Le fer du lit a fini par gagner la guerre contre la chair. Là où reposait Lazare, il n'y a plus qu'une topographie de draps pétrifiés, une empreinte négative dans le matelas qui ressemble à l'œil d'un cyclone asséché. Le patriarche ne s'est pas éteint ; il s'est rétracté jusqu'à l'inexistence, laissant derrière lui une traînée de cristaux de soude et l'odeur métallique d'une pile qui a coulé. Les Desrosiers ont toujours eu le sang trop lourd pour l'au-delà ; il a simplement glissé entre les fibres du bois, rejoignant la nappe phréatique de ses propres péchés.

Dans le salon, la carcasse de la maison craque sous le poids du sel. C'est un bruit de mastication lente. La chaux tombe des murs en flocons de neige morte. Au centre de la pièce, l'Enfant-Muet se tient droit, les pieds enfoncés dans la croûte blanche qui recouvre le velours. Il ne tremble plus. La fièvre, cette vieille amie poisseuse qui lui tordait les entrailles, a été exorcisée par la blancheur chirurgicale du paysage. Ses yeux ne sont plus des billes de verre perdues, mais des objectifs grand-angle captant la fin d'un monde de mélasse.

Il ouvre la bouche.

Ce n'est pas un cri. Ce n'est pas un gémissement. C'est le son d'un glacier qui se brise, un frottement tectonique qui déchire le silence étouffant de la plantation.

— Baptiste, dit-il.

Le nom tombe comme une pierre dans un puits vide. C'est le premier. Le premier des noyés de 1954. Le premier témoin scellé dans la cave de Lazare. L'enfant ne parle pas

avec ses cordes vocales, il régurgite la mémoire liquide de la citerne, transformée en phonèmes de cristal.

— Élisabeth. Marc. Petit-Jean.

Les noms saturent l'air. À chaque syllabe, une fissure nouvelle parcourt le plafond. La structure de la maison Desrosiers ne supporte pas la vérité ; elle a été bâtie sur l'omission, cimentée par le refus de nommer. Maintenant que les morts retrouvent leur étiquette, le bois pourrit instantanément, se transformant en une poussière grise qui danse dans les rayons d'un soleil anémié.

Dehors, la plantation est un négatif photographique. Les champs de canne, autrefois verts et obscènes de sève, sont des forêts de squelettes calcifiés. Le sel a tout bu. Il a bu la sueur de Solange, il a bu la colère de Lazare, il a bu les secrets qui macéraient dans l'humidité des alcôves. C'est une épuration par la minéralité. La terre n'est plus grasse, elle est stérile et pure comme un os poli par le ressac.

L'Enfant-Muet continue son inventaire. Il égrène les identités avec la régularité d'un métronome démoniaque.

— Clarisse. Samuel. L'homme sans nom du fossé Est.

À chaque nom, une partie de la maison s'effondre. Un buffet Louis XV se disloque. Un portrait de famille, où les visages étaient déjà effacés par l'humidité, tombe et se brise en mille éclats de verre qui ne reflètent que le vide. L'enfant est le greffier d'une apocalypse domestique. Il est le point d'ébullition où la fiction des Desrosiers s'évapore pour laisser place à la réalité du limon.

On peut presque voir Lazare maintenant, ou ce qu'il en reste. Non pas un homme, mais une racine noire s'enfonçant profondément sous les fondations, cherchant désespérément à boucher les trous par lesquels les noms s'échappent. Mais la terre

refuse de le garder. Elle le vomit. Le sol du salon se soulève, la dalle de pierre se fend dans un fracas de tonnerre sec. Ce qui remonte, ce n'est pas un cadavre, c'est une archive de boue séchée. Des ossements mêlés à des outils de coupe, des fragments de bouteilles de rhum, des boutons de nacre. C'est le contenu de la cave. C'est le repas que Lazare n'a jamais pu digérer.

L'Enfant-Muet fait un pas vers la crevasse. Il regarde les restes avec une curiosité scientifique, presque clinique.

— La fièvre est mangée, murmure-t-il, et sa voix est maintenant celle d'un homme mûr, ou d'une multitude.

Le silence qui suit est différent. Ce n'est plus le silence oppressant d'avant l'orage, celui qui vous fait douter de votre propre respiration. C'est un silence lavé. Un silence qui a du goût. Un goût d'iode et de néant. Le dioxyde de carbone de la culpabilité s'est dissipé. On peut enfin remplir ses poumons sans avoir l'impression d'avaler de la laine mouillée.

Dans la cuisine, les bocaux de conserves explosent un à un sous la pression de la cristallisation. La mélasse, cette substance qui définissait leur lignée, est devenue un bloc d'obsidienne, inerte, incapable de couler, incapable de coller aux doigts des héritiers. Le temps des Desrosiers s'est arrêté parce que la viscosité a disparu. Tout est devenu cassant. Tout est devenu vrai.

L'Enfant-Muet sort de la maison. Ses petits pieds marquent le sel comme on écrit sur une page blanche. Il ne regarde pas la route où Solange s'est perdue. Il regarde l'horizon, là où le ciel et la terre se rejoignent dans une même teinte de gris perle. Il n'y a plus de plantation. Il n'y a plus de domaine. Il n'y a qu'une carcasse de bois blanc qui brille comme une dent pourrie dans la mâchoire du paysage.

— C'est fini, dit-il à l'adresse des arbres pétrifiés.

Le vent se lève, un vent froid qui n'a rien à voir avec les alizés tropicaux. C'est un souffle qui vient de l'espace entre les molécules. Il emporte avec lui la poussière des noms, la cendre de Lazare, et les derniers lambeaux de la fièvre qui avait transformé cette famille en un nœud de serpents apathiques.

La maison Desrosiers soupire. Une dernière fois. Un long râle de poutres qui lâchent et de vitres qui s'émiettent. Elle s'affaisse sur elle-même, non pas dans un fracas de destruction, mais comme un château de sable qui se dissout sous une marée invisible. Elle rejoint la blancheur. Elle rejoint le sel.

Il ne reste que l'enfant. Il se tient au milieu du désert minéral, petit point noir dans une immensité de pureté morte. Il ferme les yeux. Il n'a plus besoin de parler. Les noms sont inscrits dans le sel. La mémoire est devenue géologie.

L'étouffement a cessé.

La soif est un concept oublié.

L'écorce est tombée, révélant le vide.

Et dans ce vide, pour la première fois en un siècle, on entend le bruit de la mer, très loin, qui vient reprendre ses droits sur la terre que les hommes avaient cru pouvoir souiller éternellement avec leur sucre et leur sang.

La page est blanche.

La fièvre est morte.

Le silence respire enfin.

FIN

Merci d'avoir lu "Mange ta Propre Fièvre"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)